MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80339-5

AUTHOR:

COMTE, AUGUSTE

TITLE:

LETTRES D'AUGUSTE COMTE A HENRY ...

PLACE:

DUBLIN

DATE:

1890

Master Negative #

91-80339-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

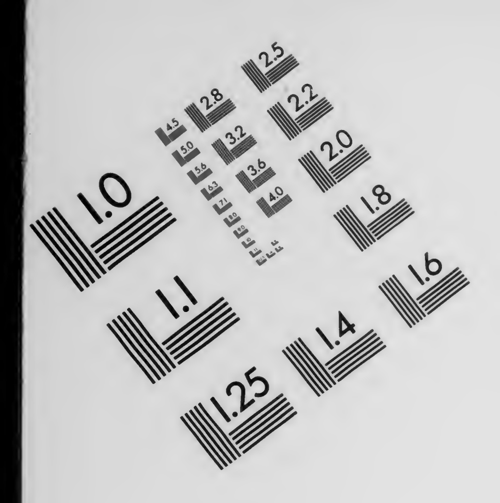
Correspondence.

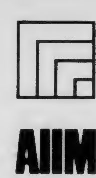
Comte, Auguste, 1798-1857.
Lettres d'Auguste Comte à Henry Dix Hutton ...
Dublin, 1890.
143 p. facsim. 18½ cm.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

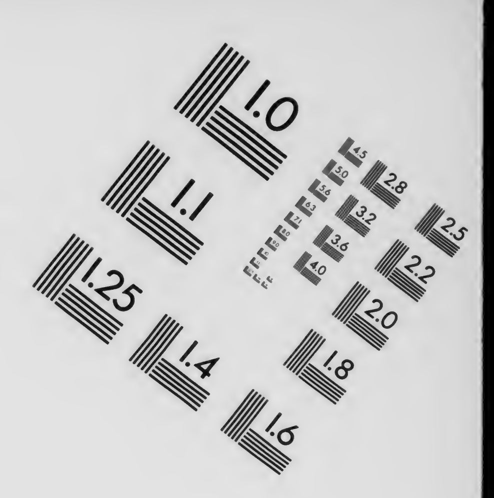
FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x 2A
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 12/2/91 INITIALS BR
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

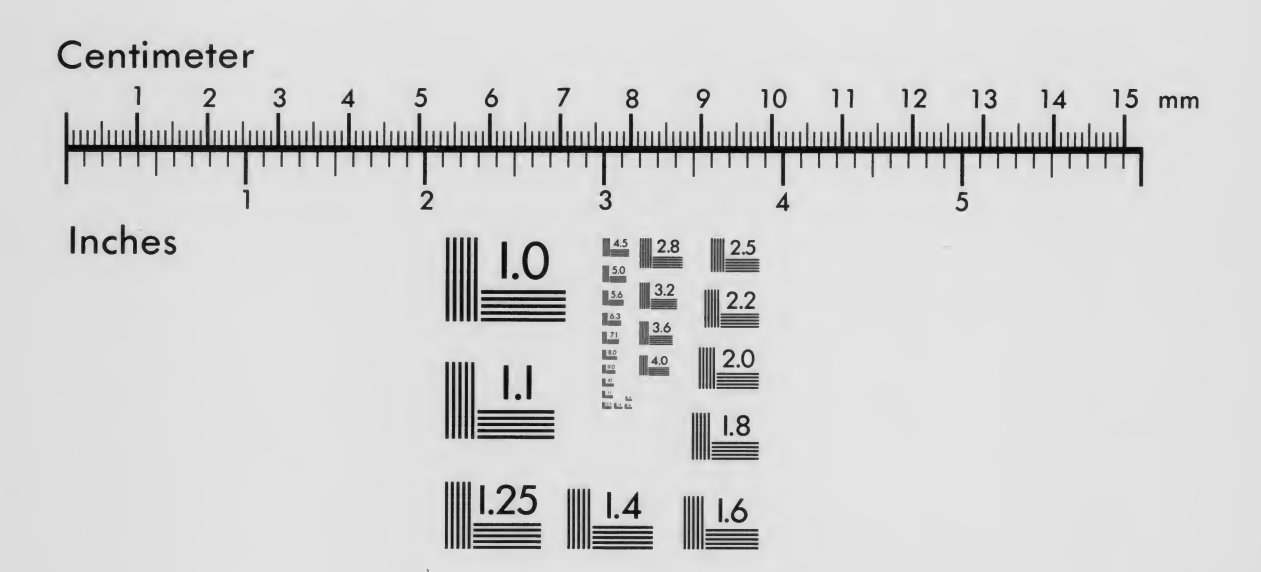


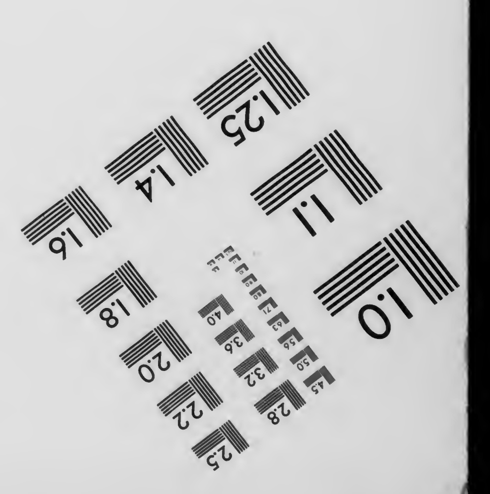


AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

LETTRES

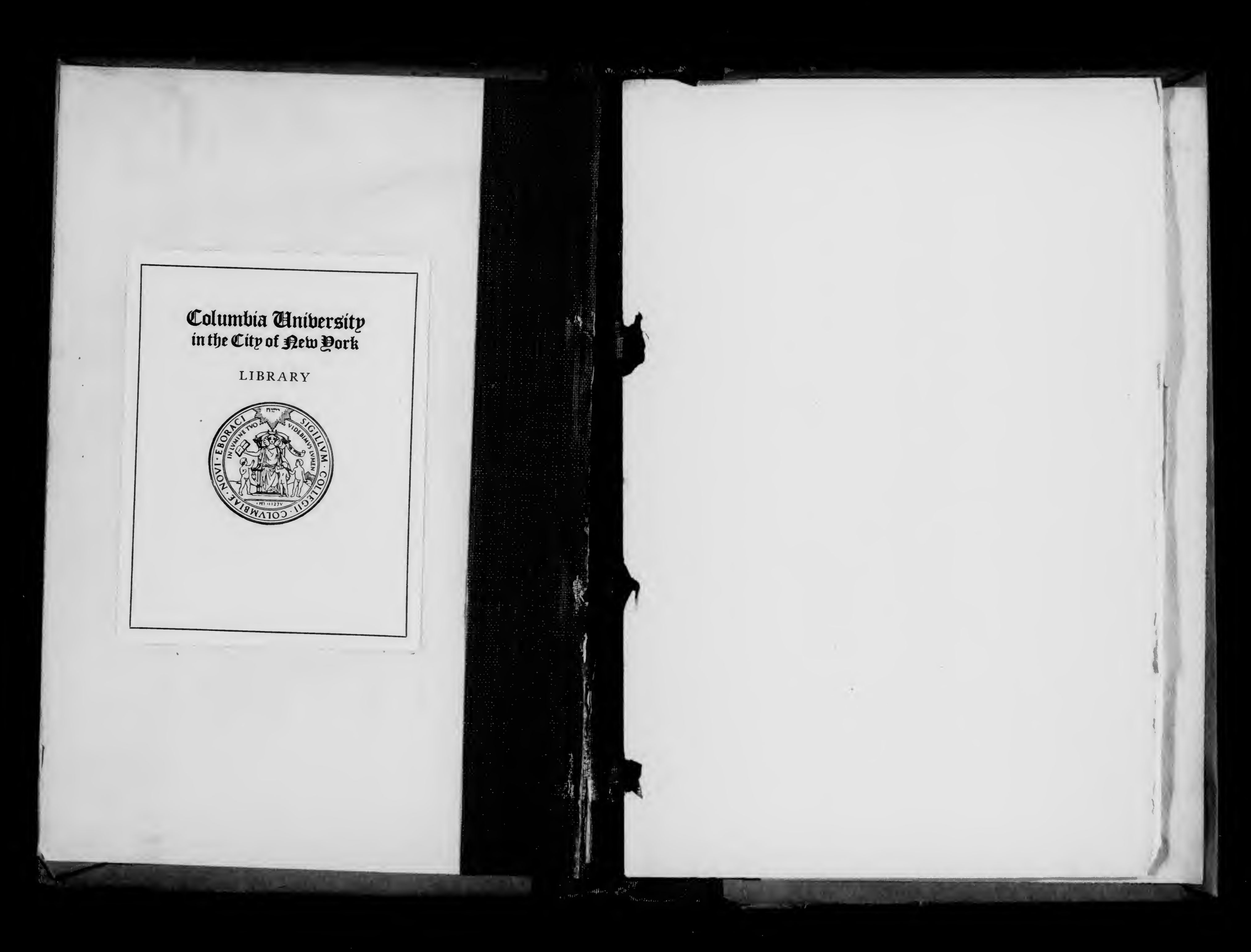
D'AUGUSTE COMTE

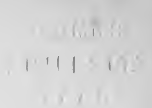
À

HENRY DIX HUTTON.

(*DISTRIBUTION GRATUITE.*)

DUBLIN.
1890.
102e ANNÉE DE LA GRANDE CRISE.


Columbia University
in the City of New York
LIBRARY
SIGILLVM COLLEGII COLVMBIAE NOVI EBORACI
IN LVMINE TVO VIDEBIMVS LVMEN



LETTRES

D'AUGUSTE COMTE

À

HENRY DIX HUTTON.

(*DISTRIBUTION GRATUITE.*)

DUBLIN.
1890.
102ᵉ ANNÉE DE LA GRANDE CRISE.

TABLE OF CONTENTS.

LETTRES.

I.—À M. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 20 Descartes, 65.*
(27 Octobre, 1853.)

MONSIEUR,

Quoique vous ayez oublié de signer la lettre que je reçus hier (et qui renfermait un billet d'une livre de la banque d'Irlande), son début m'a conduit à découvrir le nom de son auteur, et j'espère que ma conjecture se trouvera justifiée. Voici le reçu correspondant à cet envoi.

Je vous remercie de m'avoir annoncé la prochaine apparition de l'ouvrage de Miss Martineau sur ma philosophie. Une telle publication me paraît, comme à vous, très propre à développer l'extension du positivisme en Angleterre, et même à le consolider en France, d'après le poids d'une adhésion aussi recommandable. Si vous aviez quelques relations personnelles avec cette dame, je vous prierais de vouloir bien lui témoigner déjà ma gratitude pour ce travail, en attendant que je puisse moi-même honorer convenablement cette élaboration, laquelle, j'ai d'avance la ferme confiance, doit être accomplie avec autant de sagacité que de conscience. L'acte décisif[1] que vous me faites connaître d'elle confirme l'opinion que

[1] This refers to the pension offered by the English Government to Miss Martineau, but declined by her.

j'avais conçue de sa dignité morale, dans un cas où l'offre et le refus me semblent également estimables.

Quand vous aurez attentivement lu le volume[2] que je viens de publier, vous reconnaîtrez que je ne puis aucunement accueillir la modification proposée si convenablement par votre lettre.[3] Car j'ai pris maintenant un parti pleinement irrévocable sur l'appréciation historique du personnage que vous me recommandez, en bornant son utilité réelle, d'ailleurs involontaire, à dispenser spontanément Saint-Paul de se déifier, sans cesser pourtant de remplir la condition essentielle du monothéisme occidentale. Dans ma première élaboration du *Calendrier Positiviste*, en 1848, je comptai d'abord en faire l'adjoint de St.-Jean-Baptiste, seul vrai précurseur juif de Saint-Paul. Mais je reconnus bientôt qu'il ne méritait pas même cet humble rang, et je maintins son exclusion totale. J'en proclamai franchement les motifs essentiels dans mon cours oral de 1849 devant un nombreux auditoire. Ayant eu, quelques mois après, l'intéressante visite d'un éminent professeur d'Oxford,[4] je lui fis connaître ce jugement, qu'il approuva complètement, en me déclarant que, depuis longtemps, il avait spontanément regardé ce divin personnage comme essentiellement charlatan.[5] Le tome troisième de ma

[2] "Système de Politique Positive," tome iii.

[3] The introduction of the name of Jesus Christ into Comte's Historical Calendar. This Calendar will be found in the "Système de Politique Positive," tome iv., p. 402; English translation, vol. iv., p. 348.

[4] Dr. Richard Congreve.

[5] Dr. Congreve, writing to me on 12th July, 1888, enclosed the following remarks on this passage:—"My impression of an interview, which is now very distant, does not agree with the statement of M. Comte. My attitude was, I think, much more passive. I do not

Politique Positive vient de me conduire à publier définitivement mon opinion historique sur cet aventurier religieux, dont la longue apothéose suscite désormais un irrévocable silence.

J'accueille d'autant mieux votre disposition à m'écrire en anglais, que je suis moi-même dans un cas semblable, et probablement pire, puisque je ne puis, quoique lisant votre langue, l'entendre, faute de savoir la prononciation. Recommandant, comme philosophe, à chaque nation l'obligation sociale de connaître suffisamment les langues limitrophes, je suis honteux de remplir aussi mal les conditions de mon précepte, d'après l'extrême imperfection de l'éducation française à cet égard. Mais, puisque vous êtes moins imparfait que moi sous ce rapport, j'espère que la visite dont vous comptez me gratifier ne sera point altérée essentiellement.

Salut et fraternité,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Vous trouverez ci-adjoint un exemplaire de ma Circulaire nouvelle, d'ailleurs reproduite dans la préface de mon nouveau volume.

doubt that I made it clear that I had for some time leaned to a rejection of the claims of the Christian Scheme; but habitually I have abstained, even since my avowal of this rejection, from any definite judgment of the person by whom, or on whose behalf, such claims are made, the documents leaving us in uncertainty about him. I can only give my impression, however. The statement in the text goes too far, I believe; assumes a more active assent than I was then prepared to give." For Comte's estimate of Christ, and appreciation of St. Paul as the true founder of Western Monotheism, see "Système de Politique Positive," tome iii., pp. 408–410; English translation, vol. iii., pp. 345–346

II.—À M. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le dimanche, 9 Frédéric, 65.*
(13 Novembre, 1853.)

MONSIEUR,

Je reconnais, d'après vous, que, si j'eusse mieux regardé le frontispice de votre première lettre, il m'aurait, comme celui de la seconde, indiqué, suivant la coutume anglaise, votre domicile. Dès lors, votre défaut exceptionnel de signature ne m'aurait point empêché, puisque j'avais déterminé votre nom, de vous adresser exactement ma réponse, en évitant les détours et délais résultés de mon inattention. Toutefois, cet accident m'a procuré la rectification du titre scolastique que je vous avais attribué et la déclaration de votre vraie profession. Cette dernière explication augmente, à mes yeux, le prix de votre honorable adhésion au positivisme, et m'en fait mieux comprendre la mémorable plenitude. Quels que soient, en effet, les inconvénients, intellectuels et moraux, du barreau, sa pratique, quand elle est honnête, offre le grand avantage de familiariser spontanément avec une connaissance, réelle quoique empirique, de la nature humaine, qu'on n'y voit pas toujours du mauvais côté. Aucune autre profession ne peut aujourd'hui remplir autant cette précieuse condition, puisque la décadence effective du sacerdoce officiel le prive des relations, privées et publiques, qui jadis assuraient sa supériorité sous ce rapport. Je ne suis donc pas surpris

que votre tendance vers le positivisme vous ait laissé d'abord un profond désir de voir comblées ses lacunes morales, et que maintenant vous appréciez dignement l'accomplissement décisif de ce complément nécessaire. Un simple théoricien peut se borner souvent à l'adoption intellectuelle de la nouvelle philosophie, comme on n'en voit que trop d'exemples. Mais le contact des affaires empêche un vrai praticien de rester longtemps dans cette situation incomplète et stérile, qui ne lui permet aucun repos jusqu'à ce qu'il monte, de la base philosophique, à la construction religieuse, seule socialement décisive. C'est par de semblables motifs que, dans le passé, les légistes se montrèrent, en général, supérieurs aux métaphysiciens, malgré la communauté d'éducation.

Recevez, je vous prie, mes sincères remercîments pour les divers renseignements contenus dans votre lettre, et dont j'aurai lieu probablement de faire usage. Peut-être auriez-vous aussi l'occasion, comme avocat et positiviste, de me procurer quelques nouvelles d'un légiste d'Aberdeen, . . . qui s'est montré, pendant plusieurs années, un véritable et précieux adhérent au positivisme, quoique sa conversion fût moins complète que la vôtre, et par suite plus susceptible d'altération.

Je suis heureux d'apprendre qu'un écrivain aussi distingué que M. Carlyle s'occupe maintenant d'écrire la vie du grand Frédéric, qui manqua jusqu'ici d'un digne historien. Le volume que je viens de publier lui sera peut-être utile pour cet important travail, en lui signalant la vraie théorie du siècle dont ce dictateur fut le meilleur représentant. Quoique je n'aie jamais rien lu de M. Carlyle, je sais qu'il a déjà réhabilité noblement votre grand Cromwell, et que

les préjugés parlementaires n'offusquent point ses vues sociales.

Dimanche dernier, j'ai reçu le nouveau livre[1] compilé par M. Lewes pour propager la philosophie positive. Après l'avoir assez parcouru, j'en suis fort mécontent, et j'en ai bientôt témoigné mon opinion en répondant à cet écrivain, dont l'exposition est très insuffisante, et même, comme vous le dites, souvent infidèle. Ce volume me semble rapidement composé pour prendre les devants sur la publication prochaine de Miss Martineau, qui, j'en reponds d'avance, sera beaucoup plus satisfaisante, et surtout plus consciencieuse. On doit regretter que le *Catéchisme Positiviste* ne soit pas traduit en anglais; ce qui deviendrait le meilleur moyen de correspondre à l'empressement de votre public envers l'ensemble du positivisme, par une exposition complète quoique sommaire. J'ai spécialement blâmé M. Lewes de sa participation inattendue au système d'hypocrisie que les déistes s'efforcent de substituer à ceux des divers chrétiens, et qui me paraît plus méprisable qu'aucun autre.

En terminant cette réponse je ne dois pas négliger de vous rassurer directement sur le dérangement que vous craignez de m'occasionner par vos lettres. D'après la distribution général de mon temps, je réserve toujours une journée de chaque semaine pour les correspondances qui m'intéressent, même pendant mes principaux accès de travail. Un tel commerce m'a constamment paru faire normalement partie de mon office public, en exerçant une

[1] Comte's Philosophy of the Sciences; an exposition of the principles of the Cours de philosophie positive. By G. H. Lewes. 1853.

action efficace, quoique circonscrite, qui seconde heureusement mon influence fondamentale.

Salut et fraternité,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

III.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 6 Bichat, 65.*
(8 Décembre, 1853.)

MONSIEUR,

Votre écriture difficile à lire, et d'ailleurs tracée sur un papier trop transparent, ne m'a pas permis de comprendre tous les mots de votre intéressante lettre de dimanche, que je reçus hier. Mais j'espère que cet embarras secondaire ne rendra point incomplète ma réponse.

Je n'ai nullement reçu jusqu'ici l'ouvrage de Miss Martineau, et j'ignorais même qu'il eût paru déjà. Cependant, puisque l'une de vos revues en a rendu compte, je présume qu'il parviendra bientôt ici, de manière à m'être promptement communiqué, suivant un mode quelconque.

Le déisme de M. Lewes ne mérite point l'honneur que vous lui faites d'une sérieuse réfutation. Cet écrivain, dépourvu de toutes convictions solides, ne prend actuellement ce ton étrange que comme un costume qu'il croit convenable aux succès immédiats de son exploitation littéraire.

En critiquant dignement une expression[1] propre au début du *Catéchisme Positiviste* vous confirmez, à mes yeux, le noble intérêt que vous inspire la propagation d'un livre qui vous suscite un soin si scrupuleux d'en écarter toute source de dissentiment. Mais vous avez oublié que l'unique phrase, où se trouve ce terme, constitue une simple citation, que je devais rendre textuellement fidèle. Quant aux motifs qui m'inspirèrent primitivement une telle qualification, j'espère que l'explication suivante vous les fera mieux apprécier.

Contrastant avec le titre de *serviteurs* de l'Humanité, la dénomination d'*esclaves* de Dieu[1] fut alors destinée à caractériser une opposition décisive entre les vrais positivistes et les théologistes quelconques, d'après la nature fondamentale de leurs doctrines respectives. L'Être relatif auquel se consacrent les premiers n'a qu'une puissance limitée, quoique toujours supérieure à nos forces, individuelles ou collectives : ses impulsions sont constamment réglées par des lois pleinement appréciables. Au contraire, les seconds adorent un Être absolu, dont le pouvoir est sans bornes, en sorte que ses volontés restent nécessairement arbitraires. S'ils étaient réellement conséquents, ils devraient donc se regarder comme de véritable *esclaves*, soumis aux caprices d'une puissance impénétrable. Le positivisme peut seul nous rendre systématiquement *libres*, c'est à dire subordonnés à des lois immuables et connues, qui nous affranchissent de tout empire personnel. Tel est le contraste décisif que caractérisent les expressions dont

[1] This phrase, "esclaves de Dieu," has been rendered "servants of God" in the English translation of the Positivist Catechism by Dr. Richard Congreve.

je me suis servi de part et d'autre, et qui ne s'appliquent d'ailleurs qu'à la prétention de gouverner les affaires *terrestres*, désormais incompatible avec toute préoccupation théologique. Les théologistes sincères, qui bornent aujourd'hui leurs croyances à diriger la recherche de leur salut *céleste* ne se trouvent aucunement atteints par ces termes, que je n'ai pas appliqués non plus au passé, pendant lequel les doctrines surnaturelles furent indispensables pour guider provisoirement la societé.

Quoique ces motifs doivent me déterminer à conserver scrupuleusement mon langage, je ne serais nullement mécontent de voir un traducteur anglais substituer au mot que vous me signalez le nom d'*adorateurs*, ou tout autre titre qui, sans altérer le sens essentiel de ma proclamation, semblerait propre à ménager des susceptibilités respectables.

Ma réponse resterait fort incomplète si je n'y mentionnais pas les hautes félicitations que mérite votre profonde et consciencieuse appréciation du rang que je dus assigner à l'Angleterre, parmi les cinq éléments de la république occidentale, quant à l'avénement décisif de la régénération positiviste. Des habitudes trop pratiques et des dispositions trop égoistes constituent, en effet, le double motif qui me détermina, depuis longtemps, à regarder la population anglaise comme devant embrasser le positivisme plus tard que les quatre autres.[2] Mais, en confirmant ma décision, votre noble conviction témoigne combien ce classement diffère quand on n'y considère que les classes

[2] Comte subsequently modified this view, placing Germany last as regards the acceptance of Positivism. See "Système de Politique Positive," tome iv., pp. 480–500 ; English translation, pp. 418–436.

cultivées, qui sont, en Angleterre, plus rapprochées qu'ailleurs de l'état vraiment positif, sans excepter la France, où le positivisme est aujourd'hui moins apprécié que parmi vous, et même aux États-Unis. Ce contraste est surtout sensible envers l'Allemagne, où les métaphysiciens montent assidument la garde contre l'introduction de la philosophie positive, qui jusqu'à présent ne semble point y trouver le moindre accueil, sauf en Hollande, avant-garde générale de la population germanique. Néanmoins, malgré leurs nébuleuses doctrines, les germains me paraissent devoir adopter le positivisme avant les bretons, comme ayant, en vertu même de leur infériorité pratique, mieux conservé la tendance aux conceptions générales et l'aptitude aux sentiments desintéressés.

Salut et fraternité,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

IV.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le mardi, 25 Bichat, 65.*

MONSIEUR,

J'ai retardé jusqu'à ce jour ma réponse à votre bonne lettre du 9 Bichat afin de pouvoir vous parler du livre de Miss Martineau. Mais ne l'ayant pas encore pu voir, et nul positiviste de Paris ne le connaissant jusqu'ici, je me décide à vous répondre sans cela. Nos frères de Hollande

lisent pourtant cet ouvrage depuis plusieurs semaines, et nous écrivent comme si nous l'avions sous les yeux, en se félicitant beaucoup d'une telle publication.

Malgré votre attente, et quoique votre papier soit meilleur, votre dernière lettre ne m'a pas coûté moins de peine à lire que la précédente, et j'en ai dû même négliger plusieurs phrases, faute de pouvoir les déchiffrer suffisamment. Je suis certain que cet embarras ne tient pas à mon peu d'habitude de votre langue ; car je lis couramment Shakespeare, et d'ailleurs mes autres correspondances britanniques ne me suscitent point de pareils embarras que je dois attribuer seulement à votre écriture.

Votre soigneuse appréciation des entraves que la propagande positiviste éprouvera longtemps chez vous m'a paru très satisfaisante. Cependant, je crois que le système d'hypocrisie, principale source de ces obstacles, est déjà regardé comme essentiellement épuisé par les plus avancés de vos hommes d'état. Une visite décisive, que je reçus l'hiver dernier d'un éminent baronnet devenu l'un de mes plus forts souscripteurs, m'a prouvé que les conservateurs britanniques commencent à sentir la nécessité de régénérer leur politique stationnaire. Après avoir fait la guerre à la France, il y a soixante ans, pour empêcher la propagation du jacobinisme en Angleterre, votre aristocratie regarde maintenant la paix comme la condition fondamentale de son gouvernement. Elle s'est donc résignée implicitement à l'infiltration du socialisme, ou communisme, quoique elle emploie de puissantes ressources matérielles pour retarder la contagion occidentale. Dès lors, elle ne doit pas tarder à reconnaître que le positivisme constitue désormais l'unique doctrine qui puisse surmonter les

utopies subversives, tandis que l'anglicanisme est devenu non moins incapable que le catholicisme de leur tenir tête. Le personnage politique ci-dessus indiqué m'a même informé que cette conviction, dont il est personnellement pénétré, s'introduit déjà dans le cabinet britannique, où figure d'ailleurs un positiviste incomplet.—(Sir W. Molesworth.)

L'habileté politique de votre aristocratie me fait espérer qu'elle saura modifier à temps sa conduite, pour éviter une commotion populaire, qui serait là plus orageuse qu'ailleurs. Comme cette crise ne peut guère éclater spontanément chez vous avant dix ou douze ans, une telle transformation peut aujourd'hui s'opérer avec une maturité suffisante. Vos lords pourraient ainsi rester à la tête de la société britannique, en renonçant à l'hypocrisie anglicane, et devenant des patriciens industriels. Dans tout le reste de l'occident, le nouveau pouvoir temporel ne saurait aucunement émaner des anciennes classes dirigeantes. Néanmoins, l'Espagne me semble comporter une exception équivalente, quoique moins vraisemblable, sous l'aspect spirituel. C'est le seul pays où le sacerdoce catholique me paraisse susceptible d'être assez régénéré pour se transformer graduellement en sacerdoce positiviste. Toutefois, mes relations personnelles ne sont point suffisantes jusqu'ici, pour me permettre de compter autant sur cette grande rénovation que sur celle de votre aristocratie. Quant à la traduction anglaise du *Catéchisme Positiviste*, je reconnais le puissant obstacle qu'elle éprouverait du régime hypocrite que vous déplorez. Mais, à vrai dire, une telle opération ne me semble pas fort urgente. Car, la propagation du positivisme doit

encore rester concentrée, en Angleterre, parmi les classes cultivées, qui n'ont guère besoin que ce résumé soit traduit pour le lire convenablement. Quand le moment sera venu d'étendre ces communications jusqu'aux rangs inférieurs, le système d'hypocrisie anglicane se trouvera naturellement assez modifié pour ne plus entraver une telle traduction. Il faut donc s'inquiéter peu des difficultés qu'elle éprouverait maintenant.

La lenteur que vous déplorez avec surprise dans la propagation du positivisme en France tient surtout à ce qu'il n'a pu jusqu'à présent y pénétrer assez son milieu normal. Nos contacts ont dû d'abord s'y développer parmi les révolutionnaires, qui, sauf d'éminentes exceptions, doivent repousser la philosophie et la religion positives, comme autant contraires à leur anarchique ambition qu'à leur métaphysique arriérée. C'est chez les conservateurs qu'elles doivent surtout fructifier, d'après leur aptitude exclusive à garantir l'ordre social, tant domestique que politique, contre son imminente subversion par la démagogie. Or, jusqu'ici les conservateurs répugnent au positivisme vu qu'ils nous regardent, d'après nos premiers contacts, comme une nouvelle secte de révolutionnaires. Mais cette grossière méprise ne peut manquer de se dissiper, à mesure que la religion positive se trouvera plus développée et mieux connue. Les attaques dont les révolutionnaires nous honorent de plus en plus hâteront d'ailleurs cet éclaircissement décisif, d'après lequel l'ascendant du positivisme croîtra rapidement. Quand le prochain retour de la liberté d'exposition et de discussion aura laissé surgir le débordement anarchique, tous les partisans éclairés et sincères de l'ordre se rallieront autour du noyau

positiviste, qui doit, dans dix ans, devenir le maître de la situation s'il développe assez de zèle et de talent.

D'après la demande qui termine votre lettre, je dois déjà vous féliciter de la sage résolution que vous avez probablement prise envers l'initiation mathématique, base nécessaire de l'éducation encyclopédique. Sans connaître votre âge, je vous présume assez jeune pour accomplir, avec une suffisante opportunité, la régénération théorique qu'exige le plein développement de la rare aptitude mentale que vos lettres m'indiquent. Tous les livres indispensables à ce cours d'études scientifiques, et spécialement en mathématique, sont mentionnés dans la *Bibliothèque Positiviste* que j'ai annexée à la préface de mon Catéchisme. En ce qui concerne particulièrement la trigonométrie, les livres usuels que possède l'Angleterre doivent valoir au moins autant que ceux dont j'ai fait mention. Mais je dois insister pour les autres ouvrages de mathématique élémentaire, surtout l'Algèbre et la Géométrie de Clairaut, dont les équivalents n'existent pas comme préparation à ma *Géometrie Analytique*.

Pour diriger l'ensemble de vos études scientifiques, je puis vous indiquer trois ouvrages incomparables d'après lesquels vous pourrez le résumer et même apprécier son efficacité, la *Théorie des Fonctions* de Lagrange, la *Statique Chimique* de Berthollet, et *l'Anatomie Générale* de Bichat. Quiconque s'est vraiment assimilé ces trois chefs-d'œuvre du génie théorique peut se regarder comme ayant profondément compris la philosophie naturelle, afin d'aborder dignement la philosophie morale et sociale. Mais telle est aujourd'hui la dégradation de l'esprit scientifique que je suis encore le seul probablement qui puisse se glorifier

d'avoir convenablement rempli cette condition fondamentale, qui doit désormais devenir familière à tous les véritables philosophes.

Tout à vous,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P. S.—Pendant que je terminais cette réponse, je viens de recevoir l'ouvrage de Miss Martineau, sans aucune lettre d'envoi, mais avec une suscription qui me prouve que ce noble cadeau me vient de cette éminente dame, que j'en remercierai directement aussitôt que j'aurai lu le livre ; ce qui ne doit pas vous empêcher de lui témoigner d'avance ma gratitude, si vous en avez l'occasion.

V.—À M. HENRY HUTTON, À DUBLIN.

Paris, *le samedi, 7 Moïse, 66.*

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie et vous félicite de vos heureux efforts pour diminuer les difficultés de votre écriture. Si toute votre lettre de dimanche était aussi nettement tracée que ses deux premières pages, sa lecture ne m'aurait produit aucun embarras. Je puis donc espérer de voir bientôt dissiper suffisamment ces entraves secondaires d'une précieuse correspondance.

Vous savez que l'ouvrage de Miss Martineau[1] me parvint,

[1] The Positive Philosophie of Auguste Comte, freely translated and condensed by Harriet Martineau. 1853.

le 25 Bichat, pendant que j'achevais ma dernière réponse. Dès le surlendemain, j'écrivis à cette éminente coopératrice pour lui témoigner la gratitude et la satisfaction que m'inspire ce travail sans exemple, où l'on sent toujours une admirable harmonie entre la conscience et le talent. Je n'avais pourtant lu que sa noble préface et son excellente table, plus quelques articles décisifs ; et je ne compte pas en lire davantage. Mais cela me suffit pour apprécier pleinement cette incomparable publication, où j'ai déjà recommandé que la plupart des lecteurs étudiassent, de préférence, mon traité fondamental, dont la lecture originale ne devient désormais indispensable qu'aux théoriciens proprement dits. Je présume comme vous, que cette *condensation* sera bientôt traduite dans les autres langues occidentales, et peut-être même en français, afin de compléter l'immense service qu'une telle opération doit rendre à la digne propagation du positivisme. En me plaçant, autant que possible, au point de vue de la postérité, je n'ai pas craint d'annoncer à Miss Martineau que son nom accompagnerait ainsi le mien, parce que ce travail conservera toujours, quoiqu'à de moindres degrés, l'utilité qu'il offre aujourd'hui. De tout ce qu'on a jusqu'à présent écrit sur le positivisme, c'est certainement la seule production qui subsistera.

En m'indiquant votre âge actuel, vous m'inspirez une pleine sécurité sur le digne succès des études mathématiques que vous allez commencer, et dont l'efficacité se vérifie, sous mes yeux, chez des positivistes moins jeunes. Pour mieux accomplir votre noble résolution, je vous invite à vous y proposer de mériter ainsi l'agrégation au sacerdoce de l'Humanité, si, comme j'ai lieu de le présumer,

vous en pouvez déjà remplir les conditions de cœur et de caractère. Quand même vous n'atteindriez point ce but difficile, vos efforts auraient toujours amélioré beaucoup votre apostolat. Votre résolution m'inspire tant d'espérance que je vous offre de la seconder en vous proposant, trois ou quatre fois par an, quelques exercices mathématiques, aussi propres à consolider vos progrès qu'a les mesurer. C'est ce que je fais déjà pour un littérateur de votre âge, que ses convictions positivistes avaient conduit spontanément à l'initiation encyclopédique, en aspirant au nouveau sacerdoce, où j'ai tant besoin de dignes auxiliaires.

Le projet de publication anglaise[1] que vous avez conçu comporte une véritable utilité de propagande. Un positiviste espagnol l'ébaucha, l'an dernier, en insérant, dans des *mélanges* heureusement introduits, quelques unes de mes sentences, sagement jointes à celles de plusieurs autres penseurs, anciens et modernes. Mais votre projet serait plus complet et plus décisif. En y comprenant mon manifeste au Tzar, vous réaliseriez l'espoir que j'avais de le publier séparément, à trois cents exemplaires ; ce qui n'a manqué que d'après les craintes inspirées à mon honorable imprimeur par l'aveugle compression dont la France n'est pas encore dégagée. Néanmoins, je vous conseille d'ajourner cette heureuse opération jusqu'à ce que vous y puissiez faire participer mon quatrième et dernier volume, dont je vais commencer la rédaction, et qui paraîtra vers le milieu de la présente année. Toutes

[1] Extracts from the "Système de Politique Positive," to be translated into English.

20

les publications anticipées[2] que je fis faire, d'après mes expositions orales, par la Société Positiviste, y trouveront leur place et leur caractère dogmatiques, outre beaucoup de conceptions nouvelles. En correspondant à l'ensemble de mon second grand ouvrage, vous pourriez ainsi faire, par *extrait*, l'équivalent de ce que Miss Martineau vient d'accomplir envers le premier, par une *condensation* que ma *Politique Positive* ne comporte point, sauf celle que j'ai d'avance operée dans mon *Catéchisme*, dont la lecture ne saurait dispenser de celle de ce traité, qu'elle doit seulement préparer.

D'après les motifs que vous m'exposez, je n'hésite point à vous confier, ainsi qu'à vos dignes amis, un nom pour lequel, quoique le secret ne m'ait pas été demandé, je crois devoir recommander une grande réserve. Le baronnet mentionné dans ma dernière lettre est Sir Erskine Perry,[3] qui, lors de notre entrevue, venait d'achever son temps de service dans l'Inde, comme membre de la cour suprême de l'audience de Bombay. Ayant acquis ainsi sa digne retraite spéciale, suivant l'heureux usage de votre administration, sans avoir plus de quarante-cinq ans, il va commencer sa participation directe à votre politique générale, soit d'après la chambre des communes, ou suivant

[2] "Report on the Nature and Plan of the New Transitional Government for France"; "Report on the Labour Question"; "Report on the Nature and Plan of the Positivist School."

[3] Sir Erskine Perry wrote to H. D. Hutton on the 3rd of October, 1881, as follows:—"The account of my conversation with Comte appeared in the November number of the "Nineteenth Century," 1877. I, of course, can have no objection to your publishing any mention of me in the letters you have of his; whatever such a man said, favourable or unfavourable, will be interesting to the public."

une autre voie équivalente. Ses convictions me semblent complètes sur le positivisme, sauf un faible reste de scrupules négativistes envers la face religieuse, que son cœur lui rendra bientôt chère. C'est essentiellement à titre de conservateur qu'il vint me témoigner ses sympathies décisives, comme l'éminent américain dont j'ai récemment déploré la perte prematurée.

On doit, en général, désirer que tous les vrais positivistes se connaissent et se fréquentent mutuellement autant que possible. Je compte bientôt préparer ces rapprochements fraternels en dressant, mais sans le publier, un regître universel, d'après lequel chaque inscrit recevrait une médaille caractéristique, où son nom serait gravé. Toutefois, les obstacles résultés du milieu général doivent entraver longtemps nos fraternisations écrites ou verbales. Quand vous recevrez ma cinquième circulaire, que j'écrirai la semaine prochaine, vous verrez que le notable accroissement du nombre des souscripteurs en 1853 est dû surtout aux *anonymes*, dont la plupart me sont autant inconnus qu'à vous. Leur zèle est pourtant aussi sincère, quoique moins vif, que celui des co-religionnaires qui recevront la médaille projetée.

Relativement à M. Grote, je puis, sans aucune indiscrétion, vous apprendre que je le connais depuis l'année 1840, et surtout par suite d'un plus long séjour qu'il fit à Paris avec sa femme en 1844, où j'eus peut-être le malheur de choquer involontairement ses prétentions d'écrivain. Malgré son généreux caractère, ses scrupules d'athée l'ont empêché de faire l'évolution positiviste au delà de sa base philosophique, au point de ne pas concourir à mon subside annuel, d'après ses antipathies envers ma construction

religieuse. Néanmoins, je dois compléter ce renseignement en vous informant que M. Grote fut l'une des *trois nobles âmes* que j'ai signalées, dans la préface de mon premier volume en 1851, comme ayant, en 1844, noblement comblé le déficit de six mille francs que je venais d'éprouver subitement d'après une infâme spoliation. Ses deux coopérateurs furent Sir W. Molesworth et le banquier Raikes Currie, membre de la chambre des communes, que je n'ai jamais vus. Dans cet admirable élan dont j'aurais nommé les trois auteurs s'ils me l'eussent permis, M. Grote, quoique le moins riche, fournit seul la moitié de ce subside exceptionnel, qui ne fut nullement renouvelé.

Cette réponse a déjà pris une telle extension que je ne peux guère y placer convenablement la grave consultation que vous me demandez, et qui m'inspire tant d'estime pour le noyau positiviste de Dublin, auquel vous avez sagement communiqué mes lettres. Heureusement, cette question n'étant pas passagère, j'aurai naturellement lieu d'y revenir dans la suite de notre correspondance. Ma prochaine circulaire doit même contenir, à cet égard, quelques indications spéciales quoique indirectes.

Au milieu des entraves suscitées par le système d'hypocrisie, les penseurs britanniques peuvent difficilement pratiquer aujourd'hui la religion qui condense la morale publique dans la prescription de *Vivre au grand jour*. Cependant le noble exemple laissé par Hume prouve déjà que, même en Angleterre, les concessions cessent de devenir indispensables, chez ceux qui sont vraiment irréprochables. Rien n'excuse, à mes yeux, ni le lâche silence de John Mill, ni surtout l'active hypocrisie de M. Lewes,

auquel j'adressai récemment les remontrances qu'il mérite.

Quant on n'écrit point, on peut mieux éviter à la fois de se compromettre et de mentir. Mais l'indépendance et la dignité doivent surtout s'acquérir d'après la supériorité de la conduite, tant privée que publique. Loin que les positivistes dédaignent jamais leurs professions spéciales, je leur recommande toujours de s'efforcer de les mieux remplir que leurs adversaires. Chez les advocats, par exemple, ils doivent s'imposer la règle de ne soutenir que des causes qui leur semblent bonnes après un mûr et consciencieux examen; de manière à prévenir la seule dégradation, mentale et morale, dont leur profession soit habituellement souillée. Parmi les professeurs officiels, ils doivent, comme je le fis toujours à l'École Polytechnique, se borner à perfectionner, d'après leurs principes encyclopédiques, l'enseignement qu'on leur confie, sans y mêler aucune propagande déplacée. C'est donc à notre conduite, personnelle, domestique, et civique, qu'il faut réserver la principale apologie de nos convictions.

Transportée de l'action à la spéculation, une telle règle lie votre question à la digne transformation que l'aristocratie anglaise saura, j'éspère, accomplir bientôt dans son système d'*hypocrisie*, en le reduisant aux justes *ménagements* que le positivisme comporte ou plutôt prescrit, envers les anciennes croyances. Le public actuel nous accorde, en général, que toutes les opinions doivent être respectées d'après leur efficacité morale et sociale. Dès lors, nous pouvons soutenir avantageusement, dans nos discours, et d'après nos actes, la concurrence envers les théologistes quelconques. Mais il faut aussi que les vrais positivistes

sentent, malgré leurs préjugés révolutionnaires, combien nous devons préférer, chez nos adversaires, des croyances sincères quoique arriérées, au scepticisme voltairien, même comme préparation à notre doctrine. En combinant dignement ces deux tendances, je crois que nos frères britanniques pourront se faire ménager, ou plutôt respecter, sans jamais désavouer leurs principes. Il leur suffira d'être toujours justes envers les religions antérieures, dont la nôtre doit accepter la succession générale, en réservant leur active réprobation contre les dispositions purement révolutionnaires. Car celles-ci ne conservent plus leur destination passagère, tandis que les autres, outre leur longue nécessité, offrent encore une certaine aptitude à discipliner ceux qui ne peuvent s'élever suffisamment à de meilleures doctrines.

Quant à vos réclamations contre ma qualification d'*esclaves de Dieu*, vous avez oublié que, d'après ma précédente explication, je borne ce titre à la présente lutte. Or, ainsi restreint, vous le trouverez incontestable en reconnaissant que les monothéistes actuels sont plus absolus et moins conciliants que leurs prédécesseurs. Car, ils traitent d'impie toute tentative d'assujétir les phénomènes sociaux à des lois naturelles.

Ma réponse ne doit pas finir sans remercier votre zèle à perfectionner accessoirement l'institution du *Calendrier Positiviste*. D'après les réflexions suscitées par votre demande envers Spenser, j'ai donné place à ce gracieux poëte, dans la semaine de Tasse, comme adjoint de Camoens.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

VI.—À MONSIEUR H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 12 Homère, 66.*

MONSIEUR,

Ayant, depuis la fin de Janvier, commencé mon quatrième volume, qui paraîtra, j'espère, en Juillet, je suis, pour toute cette session, à mon régime de travail, ne sortant que le mercredi, et ne pouvant librement répondre que le jeudi ; car, quoique je ne travaille jamais le soir, je me couche de si bonne heure, quand je n'ai pas de visites, que je ne puis guère trouver alors le temps d'écrire une lettre importante. C'est pourquoi j'ai retardé jusqu'à ce jour ma réponse à votre lettre du 1er Homère. Mais déjà je vous avais, jeudi dernier, envoyé ma cinquième circulaire, ainsi qu'à nos co-religionnaires de Dublin, en regrettant que l'imperfection spéciale du transport des imprimés entre la France et l'Angleterre m'obligeât d'employer un mode dispendieux.

Cette circulaire a dû vous indiquer une noble résolution de Miss Martineau, que cette digne collègue m'a fait connaître dans la précieuse lettre que j'ai reçue d'elle le 18 Moïse. Elle avait résolu de me réserver le tiers des bénéfices de son livre, en consacrant un autre tiers à M. Chapman, et le reste pour elle. Mais j'espère que ma réponse aura suffisamment expliqué les motifs de mon refus, quoiqu'elle ne sache pas encore ma renonciation antérieure aux profits quelconques de mes ouvrages. Elle doit d'ailleurs avoir maintenant reçu mon envoi des trois volumes publiés de ma *Politique Positive*, dont les préfaces la renseigneront à cet égard, ainsi que mon *Catéchisme*. Je conjecture que ce dernier opuscule sera bientôt traduit par

elle, en utilisant la noble indépendance qu'elle a su conquérir.

Vos explications sur l'impossibilité probable de vous destiner jamais au sacerdoce positif me font attacher moins d'importance à votre initiation mathématique. En même temps, le peu de loisir qui vous reste pour ces études les rendra trop lentes pour comporter une suffisante efficacité. Deux indications décisives à la fin de votre lettre me font d'ailleurs craindre que cette tentative ne vous devînt plus funeste que salutaire, en altérant la disposition synthétique quoique vague qui vous est maintenant familière, sans y substituer une connaissance assez approfondie du véritable esprit théorique. Votre naïve demande sur un charlatan académique, dont la sottise est maintenant aussi constatée ici que sa servilité, vous montre trop enclin à la confiance envers les savants et même les sciences, malgré leur état actuel d'anarchie rétrograde, que mon jugement philosophique n'a nullement exagéré. Mais je regrette surtout que vous sentiez assez peu la supériorité du seul penseur que possède la chimie et du plus éminent des penseurs biologiques pour en écarter la lecture, sous le prétexte de n'être point *au courant* de la science présente. La *Théorie des fonctions* de Lagrange, la *Statique chimique* de Berthollet, et *l'Anatomie générale* de Bichat forment un résumé décisif de la philosophie naturelle, que doit aujourd'hui s'assimiler quiconque aspire dignement à la philosophie sociale. Or, en revenant à votre cas, je craindrais que des demi-connaissances scientifiques ne développassent votre tendance à trop apprécier les détails théoriques et pas assez les conceptions générales ; ce qui, comparativement à votre présente situation, serait reculer au lieu d'avancer. Mais je conserve une assez bonne opinion de votre valeur cérébrale pour penser, au contraire, que des études vraiment sérieuses, si vous aviez décidément le temps suffisant, fortifieraient vos dispositions noblement synthétiques, en vous permettant de *juger* réellement les sciences et les savants d'aujourd'hui, sans vous laisser éblouir par aucun prestige ou préjugé.

Quant à votre projet de traduire séparément mon troisième volume, sous son titre spécial de *Philosophie de l'histoire*, je vous en félicite comme comportant une utilité véritable. Mais, en l'accomplissant, je vous inviterais à moins insister dans votre Préface sur l'appréciation de mes divers prédécesseurs, devenue désormais presque superflue ; tandis que vous devriez, ce me semble, y tendre surtout à réparer, autant que possible, l'inconvénient d'isoler un volume qui dépend essentiellement des deux précédents, dont il fera problablement répandre la lecture.

Le roman italien que vous m'indiquez m'est entièrement inconnu. Si je le rencontre, après avoir achevé mon volume final, j'attache assez de prix à votre opinion pour lui consacrer une exception spéciale à mon régime d'abstinence de lectures, quoique j'aie beaucoup de peine à croire qu'il puisse rivaliser avec le chef-d'œuvre de Manzoni.

Je ne dois pas finir sans vous remercier de vos soins graphiques, grâces auxquels votre longue lettre ne m'a suscité cette fois aucun embarras de lecture.

Salut et fraternité,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

VII.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 26 Homère, 66.*

MONSIEUR,

Je vous remercie de vos diverses réflexions envers ma dernière circulaire. Dès l'an prochain, j'aurai probablement égard à votre représentation sur le titre, en y remplaçant peut-être les mots *exceptionellement institué pour lui* par *institué pour le sacerdoce de l'Humanité.* Quant à l'extension du subside au delà de mes besoins personnels, elle se trouve déjà proclamée. Lorsque elle se réalisera, mon résumé numérique devra contenir, outre le compte des recettes, celui des dépenses, où figureront toutes les destinations effectives. Dès lors, j'accepterai sans scrupule les donations, de source quelconque, qui seraient envoyées pour les divers services positivistes ; pourvu que mon budget personnel reste pur de tout profit, indirect ou direct, de mes différents travaux, suivant le principe sacerdotal que je me félicite d'avoir établi.

Vos explications du 15 Homère envers Berthollet et Bichat me rassurent un peu sur votre tendance à trop apprécier le *courant* scientifique et pas assez l'impulsion philosophique. Mais j'espère que vous sentirez mieux l'état, à la fois anarchique et rétrograde, où se trouve aujourd'hui la science, même en mathématique, où le prétendu calcul des chances forme, entre autres, une souillure décisive, dont aucun théoricien, hors du positivisme, n'est maintenant exempt. Aucune unité partielle n'étant possible, les constructions purement scientifiques ne sauraient durer au milieu du désordre général. Elles ne surgirent et persistèrent auparavant que sous la protection indirectement résultée de la discipline théologique, même pendant sa décadence. On espérerait vainement maintenir la foi positive en biologie, en chimie, &c., quand le doute universel et l'insubordination complète prévalent dans le domaine moral et social. Berthollet et Bichat tentèrent d'instituer une synthèse propre à leur science, sans attendre l'avénement de l'unité générale. Quoiqu'elles dussent avorter, leurs immortelles tentatives n'en restent pas moins nécessaires, surtout aujourd'hui, pour développer l'instinct philosophique, au milieu de contemplations indigestes, qui s'annullent mutuellement.

Envers l'illusion astronomique qui vous a séduit, j'avais cru suffisant de vous signaler l'infériorité, non moins mentale que morale, de l'auteur d'une prétendue découverte, où vous deviez dès lors présumer que manquait surtout le mérite philosophique auquel vous accordez une juste préférence. Mais puisque vous désirez une indication plus directe, je dois vous déclarer que tout le mérite philosophique que comportait une telle recherche consistait précisément à l'exclure comme autant irrationelle qu'oiseuse. Car la mécanique céleste ne comportera jamais l'inversion où l'on devinerait un astre d'après ses influences perturbatrices envers d'autres. Aussi la première idée d'une telle tentative remonte-t'elle à l'un des astronomes les plus stupides (un nommé Bouvard, qui proposa cette explication vers 1830). L'accord des deux calculateurs de Paris et Cambridge prouve seulement l'identité de leur hypothèse et de leur marche, où n'intervint d'ailleurs aucun perfectionnement spécial ; leur prétendue confirma-

tion par l'observateur de Berlin résulte d'une coïncidence purement fortuite, et d'ailleurs plus apparente que réelle, ou du moins fort grossière.

Quant à vos remarques finales sur le principe de la réprobation positiviste, elles semblent indiquer un reste de fatalisme métaphysique, aujourd'hui fréquent chez les meilleurs esprits qui n'ont pas encore contracté suffisamment l'habitude des lois naturelles, surtout envers les phénomènes supérieurs. On est alors enclin à négliger la part notable de l'influence propre à chaque homme pour modifier sa conduite, que l'on croit assez expliquée par sa situation et son organisation, en y joignant son éducation. Mais vous ne tarderez pas à sentir que le positivisme exclut le fatalisme absolu, quoiqu'il consacre le fatalisme modifiable. Chacun reste certainement responsable de sa conduite ordinaire, après qu'on a défalqué toutes les influences supérieures à la sienne. Ainsi la réprobation est aussi motivée que l'approbation, quoiqu'elle doive être moins cultivée,, comme tendant à gâter nos sentiments. J'en ai fait un usage extrêmement sobre dans le *Calendrier Positiviste*, où je l'ai réduite à deux cas décisifs, qui ne seront même développés solennellement que pendant une faible partie de la transition à laquelle j'ai destiné cette institution.[1] Envers Bonaparte, la plus stricte justice motive une telle flétrissure, d'après l'abominable abus qu'il fit de sa puissance exceptionelle ; quoique ma philosophie de l'histoire ait dû finalement imputer au public français,

[1] Comte subsequently abandoned this recommendation of the public reprobation here referred to, as regards the Emperor Julian and Napoleon Bonaparte, for the reasons stated in his "Système de Politique Positive," tome iv., p. 404 ; English translation, vol. iv., p. 351.

plutôt qu'à ce personnage, la principale responsibilité de ses *premières* aberrations.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

VIII.—À M. HENRY HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 19 Archimède, 66.*
(13 Avril, 1854.)

MON CHER MONSIEUR,

Votre zèle scrupuleux pour le digne ascendant du positivisme se manifeste spécialement dans les renseignements sur Miss Martineau que contient votre lettre du 25 Mars, à laquelle je regrette de n'avoir pu répondre plus tôt. Mais, sans avoir aucun motif particulier d'espérer que cette éminente collègue traduira spontanément le *Catéchisme Positiviste*, je persiste à présumer, en général, qu'elle ne mérite pas d'être reléguée parmi les positivistes *intellectuels ;* ce qui ne convient guère à son sexe, quoique je ne la crois pas fort tendre, ni surtout à sa noble énergie. Elle insiste trop, dans sa traduction, sur tout ce qui concerne la moralité, publique et privée, pour rester à cette phase équivoque, où cristallisent seulement les *écrivains* de profession, journalistes ou *reviewers*, dont elle fait très peu de cas. Une seconde lettre, que j'ai reçue d'elle après la vôtre, confirme spécialement l'espoir que

son âme sera touchée par les volumes qu'elle a reçus enfin et qui lui demeuraient inconnus, quoiqu'elle ait d'ailleurs peu de temps pour leur étude. Sa digne persistance m'a finalement inspiré la résolution d'accepter sa scrupuleuse proposition sur le partage des bénéfices de sa version. Comme elle a modifié son premier projet en destinant ce tiers, non à mon service personnel, mais au budget général du positivisme, j'ai pu la satisfaire sans altérer aucunement ma renonciation systématique, et je réserverai les *seize* livres sterling qu'elle m'annonce à *Mid-summer* pour accélérer le payement des frais typographiques de la *Politique Positive*. Voilà naturellement le digne début du fonds distinct dont je vous remercie de m'avoir spécialement suggéré l'institution, destinée à beaucoup s'étendre.

Je suis peu surpris que vous n'ayez pas trouvé d'éditeur pour votre projet de traduction isolée de mon 3[me] volume, sous titre propre de *Philosophie de l'histoire*. Comme vous ne pouvez, évidemment, l'entreprendre à vos frais, il faut l'ajourner à de meilleurs temps, que doit peut-être hâter mon volume final, dont l'impression vient de commencer avant-hier afin qu'il paraisse en Juillet ou dans les premiers jours d'Août.

Quoique votre théorie de la culpabilité me semble suscitée par un reste inaperçu d'influence métaphysique, j'ai reconnu pourtant, après l'avoir écartée, la valeur réelle du conseil qu'elle enveloppait sur la fête des *réprouvés*. Afin d'éviter toute stimulation, même la plus légitime, des mauvais sentiments, j'écarterai cette institution en expliquant finalement le calendrier positiviste dans le dernier chapitre du volume qui m'absorbe. Les quatre éditions spéciales et les trois expositions orales dans mon

cours publique peuvent être regardées comme un équivalent suffisant des *quatre* célébrations exceptionnelles auxquelles j'avais toujours borné cette réprobation.

Une telle décision se trouve fortifiée par l'explication spéciale de ma prochaine préface sur la perturbation où le Tzar se montre indigne de la lettre dont je l'honorai. Car la réprobation du premier Bonaparte était surtout destinée à flétrir une anomalie guerrière que le second répudie spontanément en combattant dignement sa vaine imitation. Dans cette noble guerre destinée à tuer la guerre (et par occasion enterrer le christianisme), toutes les prévisions générales du positivisme se trouvent vérifiées. L'héritier de celui qui voulut détruire, par le fer et la faim, l'élément britannique, dirige dignement l'alliance décisive de la France avec l'Angleterre pour maintenir la paix universelle. Désormais, la guerre et le théologisme deviennent le double signe de la dégradation propre aux peuples arriérés. Ma *république occidentale* acquiert une existence officielle, par ce libre concours de tous les éléments occidentaux contre les perturbateurs orientaux. Une telle situation, où la transformation des armées en gendarmerie, européenne ou nationale, se trouve consacrée, me dispense d'insister sur la réprobation spéciale du rétrogradateur militaire.

Clairaut n'ayant pas composé d'*Arithmetique*, et Condorcet ayant, dans la sienne, négligé la théorie des décimales, je ne puis rien vous indiquer à cet égard, sauf Bezout ou Lacroix, dont vos classiques doivent offrir l'équivalent.

Avec les ménagements convenables, veuillez, je vous prie, prendre quelques informations sur Sir Erskine Perry

(9 Lower Belgrave-street, London), qui, depuis notre admirable entrevue du 24 Fevrier, 1853, garde un silence complet envers moi. Je crains d'autant plus qu'il ait éprouvé quelque accident, ou qu'il se soit refroidi pour le positivisme, que je n'ai pas reçu, pour 1854, sa participation annuelle de dix livres sterling au subside sacerdotal, quoiqu'il me l'eût indiquée au 1er Janvier de chaque année quand il versa celle de l'an dernier. Veuillez aussi, je vous prie, si vous le pouvez sans indiscrétion, vous informer de M. Richard Congreve (professeur d'histoire, je crois), à Wadham College, Oxford ; positiviste distingué, dont j'eus plusieurs fois l'intéressante visite, et qui ne m'a donné non plus aucun signe de vie depuis plus d'un an.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

IX.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 12 César, 66.*
(4 Mai, 1854.)

MONSIEUR,

Je suis malheureusement obligé de vous renouveler mes remarques sur votre écriture. En lisant avant-hier votre intéressante lettre du 24 Avril, trois quarts d'heure d'effort m'ont été nécessaire pour la déchiffrer, et j'ai même dû renoncer à plusieurs phrases dans la principale partie. Le soin que vous prenez d'écarter vos lignes ne suffit aucunement, et se trouve plutôt contraire à mon excessive myopie, à laquelle convient la condensation, pourvu qu'elle

soit nette. Sans que je puisse savoir comment vous rendriez votre écriture assez distincte pour moi, je présume que vous y parviendriez en écrivant avec moins de rapidité. Quoiqu'il en soit je vous invite a prendre ces remarques en considération, afin que cet obstacle matériel n'altère pas une correspondance à laquelle j'attache un véritable prix.

Vous avez sagement fait de ne tenter aucune démarche personnelle et directe envers les deux Anglais dont le silence m'étonne. En regrettant que vos relations ne vous fournissent à leur égard aucune voie convenable, j'attendrai les informations venues d'une source quelconque. Je suis convaincu, comme vous, qu'on doit aujourd'hui s'attendre quelquefois à les fluctuations ou refroidissements de la part de ceux dont la conversion au positivisme n'est pas poussée jusqu'à la conclusion religieuse. Ces adhésions incomplètes peuvent toujours être compromises d'après la moindre divergence, qui suffit pour neutraliser de grandes convergences, quand la vénération ne vient pas instituer une véritable discipline. Le nombre de ceux qui doivent aujourd'hui devenir sérieusement positivistes est tellement petit, quoique leur ascendant suffise pour conduire une société décomposée, que l'on peut toujours craindre d'avoir mal rencontré, tant que la plénitude et la stabilité des convictions ne sont pas éprouvées.

Les précautions personnelles que vous regardez comme nécessaires maintenant envers vous et vos amis me paraissent très convenables. Je suis accoutumé, depuis longtemps, à de tels ménagements, pour le noble noyau qui surgit le premier en faveur du positivisme. Les disciples de La Haye sont presque tous attachés au gouvernement hollandais, comme officiers de terre ou de mer, et le besoin

de taire leurs noms m'est devenu justement habituel afin que leur digne persévérance ne puisse jamais troubler leur situation.

Ce que vous m'indiquez sur la non-émancipation du public britannique ne m'étonne point, et ne m'inquiète nullement comme obstacle à l'ascendant du positivisme, puisque les classes dirigeantes sont suffisamment affranchies. L'état sceptique chez les masses est loin de constituer une condition favorable à leur régénération. Un tel préambule ne convenait qu'envers la nation centrale, chargée de l'initiative occidentale, que les libres penseurs ne pouvaient développer sans cela. Partout ailleurs, la rupture de l'ancienne discipline est contraire à la reconstruction, en laissant prévaloir des tendances anarchiques, non moins hostiles au nouvel ordre qu'à l'ancien ; comme le montre, même en France, l'aversion croissante que le positivisme inspire aux révolutionnaires, quoique il n'eût pu surgir sans l'ébranlement. Mais, par cela même, je crois les masses catholiques de l'Espagne et de l'Italie encore mieux disposées à subir l'ascendant positiviste que votre population protestante, où le principe anarchique, quoique contenu par le système de transition, se trouve partout infiltré, d'après l'examen individuel des croyances bibliques.

Quant à la question qui remplit la majeure partie de votre lettre, je dois d'abord vous témoigner ma satisfaction d'une objection propre à manifester votre sérieuse et constante sollicitude envers la religion de l'Humanité. Vous trouverez, à cet égard, des éclaircissements décisifs dans mon nouveau volume, que j'achèverai vers la mi-Juillet, et dont l'impression vient de commencer, de manière à me faire présumer que vous l'aurez au commencement d'Août.

En attendant, je dois vous avertir que vos difficultés résultent d'une double confusion, très naturelle d'ailleurs envers un domaine aussi neuf.

D'abord, vous tenez trop peu de compte de la principale transformation qui caractérise le positivisme, où le relatif remplace toujours l'absolu. Le théologisme, surtout monothéique, a fait contracter des habitudes qu'il faut changer pour instituer le culte final ; parce qu'il a développée le goût d'une perfection absolue, qui dispose à dédaigner les affections réelles, comme indignes d'un tel contraste. Mais à l'état positif, il suffit que l'être adoré, sans que nous le jugions parfait, nous soit vraiment supérieur, même quand cette prééminence serait purement partielle, surtout si le cœur la motive, suivant le cas ordinaire envers les types féminins, principaux objets du culte intime.

En second lieu, vous n'avez pas assez senti qu'il ne s'agit ici d'aucune adoration publique, mais seulement d'hommages privés. Ceux-ci concernent des types parfaitement connus de celui qui les vénère, quoique mal appreciés au dehors. Dès lors, la mort n'est point indispensable pour permettre une suffisante idéalisation envers laquelle les types objectifs, quoique moins purs et moins fixes, offrent l'avantage d'impressions plus vives et mieux variées.

Puisque l'adoration est surtout destinée à développer nos instincts sympathiques, il importe de lui procurer toute l'extension dont elle susceptible, au lieu de la restreindre aux cas les plus prononcés. En nous améliorant, elle perfectionne les êtres qu'elle concerne, ce qui fournit un nouveau motif de l'étendre aux vivants, quand les conditions s'y trouvent assez remplies. Dans la vie

publique, on est rarement jugeable avant la mort, parceque le reste de l'existence pourrait devenir plus blâmable que la précédente partie ne fut méritante ; les theoriciens sont presque les seuls qui comportent la glorification objective, vu l'étendue de leurs services. Mais la vie privée permet une autre appréciation après une suffisante durée des relations intimes, plutôt relatives aux sentiments qu'aux actes; tandis que ceux-ci sont les seuls que le public puisse ordinairement juger. On n'empêchera jamais un fils d'adorer sa mère, un amant sa dame, parce qu'ils y reconnaissent des qualités méconnues par les indifférents, et qui d'ailleurs ne se développent que dans l'intimité.

Le positivisme consacre et cultive ces dispositions naturelles, repoussées dans le théologisme. Mon prochain volume vous montrera systématiquement réalisée la disposition, annoncée dans le précédent, envers l'incorporation finale du fétichisme. Notre maturité, sanctionnant les tendances de notre enfance, doit sympathiser même envers le monde inorganique, en vénérant les materiaux pendant l'adoration des produits. À plus forte raison devons-nous pousser jusqu'à l'adoration notre respect et notre reconnaissance à l'égard des êtres vivants, pour peu qu'ils nous offrent une vraie supériorité, sans attendre que la mort les ait idéalisés. En un mot, l'adoration, qui, chez les théologistes, était une obligation, devient, dans le culte positif, un moyen de perfectionnement moral, au devant duquel nous devons aller autant que possible.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le Prince.

X.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 12 Saint-Paul, 66.*
(1 Juin, 1854.)

MONSIEUR,

Je vous remercie de vos nouveaux efforts pour rendre votre écriture plus lisible. Dans votre lettre du 20 Mai j'ai perdu seulement quelques mots, sans qu'aucun phrase m'ait entièrement échappé. L'essentiel me semble consister à m'écrire plus lentement.

Vos renseignements sur Sir Perry et M. Congreve me paraissent assez expliquer leur silence aussi prolongé qu'inattendu. Ce changement notable de situation a dû les absorber depuis quelque temps, sans indiquer aucun refroidissement. Maintenant que ce motif a cessé, j'espère que ma conjecture se trouvera prochainement vérifiée par leur conduite.

La visite que vous m'annoncez pour Août ou Septembre me sera très agréable, d'après votre sérieuse incorporation au positivisme. Quoique la plupart de mes disciples doivent alors se trouver absents, par suite des vacances, j'espère que je pourrai vous en faire connaître quelques uns si votre séjour se prolonge un peu. Je sais que vous attachez une juste importance aux relations mutuelles des positivistes, surtout entre ceux de votre âge.

Quant au vœu touchant que vous exprimez si bien sur des prières domestiques, je saisis cette occasion de vous informer que vous pouvez le regarder comme essentiellement satisfait, par la publication de celles que j'annonçai dans la préface du premier volume du grand traité que je

terminerai vers la mi-Juillet. L'Essai sur la prière de M. Lonchampt, publié d'abord à Lyon en 1852, eut une seconde édition en 1853, à Paris. C'est celle-là que vous devez demander, vu l'importante addition qu'elle contient, à la librairie Carilian (49, quai des Augustins), qui vend mon ouvrage actuel.

Envers la question très opportune qui remplit la majeure partie de votre dernière lettre, je puis vous indiquer déjà la solution que contiendra mon nouveau volume. Les mariages mixtes sont un des privilèges essentiels du positivisme. Incompatibles avec des religions absolues, mutuellement exclusives entre les croyants sincères, ils conviennent à la religion relative, aboutissant normal de toutes les autres.

Un prochain avenir devra les appliquer beaucoup, afin de faciliter l'avénement universel de la foi finale. Quand les positivistes seront seulement au nombre de mille dans tout l'Occident, ils pourront déjà ne se marier qu'entr' eux, vû la nature des conditions conjugales qu'ils etablissent, facilitées par l'essor général des contacts humains. Mais, même alors, ils seront souvent conduits à chercher des épouses hors de leur sein.

Dans ce cas qui maintenant prévaut, la règle consiste à demander une pleine réciprocité. Pourvu que l'épouse consente à la céremonie positiviste, l'époux peut et doit accepter d'abord la célébration catholique, protestante, musulmane, &c. On sent d'ailleurs que personne ne doit mentir, et que, par conséquent, cette concession reste une simple condescendance, soit envers la femme, soit en signe de respect pour l'une des religions préliminaires, sans exiger aucune adhésion active. Si la future épouse

accepte un tel pacte, le mari peut raisonnablement espérer de la convertir ultérieurement, surtout d'après l'intime spectacle de la supériorité morale qui doit devenir bientôt le caractére essentiel de la religion positive. Mais un refus de la femme à cet égard rendrait l'union très hasardeuse, en indiquant ou l'insuffisante confiance dans la compétence supérieure de l'époux, ou le projet de le ramener à l'ancienne foi. Le christianisme et l'islamisme ayant prévalu par une véritable révolution, le reproche banal de renoncer à la foi de nos pères n'y saurait être sérieusement invoqué par personne, puisque c'est là ce que firent jadis ceux que les croyants respectifs vénèrent le plus. Toute prétention semblable ne sert réellement qu'à couvrir l'espoir ou le projet de ramener à la religion antérieure sans pouvoir cependant la justifier directement.

Cette règle se trouve déjà confirmée par nos antécédents, quelque restreints qu'ils soient encore. Le premier mariage que je célébrai, dans la chapelle privée de l'Humanité,[1] le 13 Juillet 1848, s'accomplit entre un positiviste et une catholique très sincère, ultérieurement convertie à notre foi. Par la mort du mari, survenue le 14 Juillet 1853, la jeune dame, mère d'un seul fils, a donné jusqu'ici l'exemple de son respect pour le veuvage promis, qu'elle persistera, j'espère, à maintenir.

Avant de terminer cette réponse, je dois vous annoncer ma résolution sur les additions secondaires que je remercie les positivistes de Dublin de m'avoir proposées, pour notre calendrier, dont l'édition la plus décisive va se trouver annexée au volume que j'achève. Je viens

[1] A room in the residence of Comte, 10, Rue Monsieur-le-Prince, Paris.

d'inscrire Bunyan et Robert Burns comme adjoints respectifs de Pétrarque et La Fontaine, dans les semaines présidées par Arioste et Milton. Quant à Jenner, son invention, malgré son utilité réelle, n'a pas assez de valeur scientifique ni de mérite moral pour mériter une telle adjonction, que je refusai lors de la seconde édition (en 1850). Je ne rejette pas l'évèque Butler, qu'un jeune positiviste de Cambridge (M. . . . . .) m'avait déjà recommandé. Mais j'aurais besoin de le juger directement, et je ne puis remplir cette condition à temps.

Recevez enfin mes intimes remerciments pour votre digne appréciation de " la noble dame,[2] dont tous mes vrais disciples chérissent et vénérent la mémoire." Cette touchante anticipation de l'éternelle solidarité que la postérité nous accordera constitue maintenant ma meilleure récompense. Je suis heureux et fier d'avoir obtenu déjà que des âmes d'élite sympathisent à ce point avec mon culte personnel, à travers la Manche, et même l'Atlantique.

Tout à vous,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Quand on m'enverra le subside irlandais, j'invite à marquer l'adresse du banquier correspondant.

[2] Madame Clotilde de Vaux.

XI.—À M. HUTTON, À DUBLIN.

Paris, *le jeudi, 19 Charlemagne, 66.*

Monsieur,

Cette réponse concerne également la lettre que je reçus jeudi dernier et celle que la petite poste me transmit hier.

Je suis très touché des nouveaux témoignages que la première me fournit du sage zèle des positivistes irlandais pour la propagation et le perfectionnement de la religion universelle. Des observations aussi dignement présentées que conçues caractérisent la vénération qui convient au chef de l'Humanité, que les vrais croyants doivent aimer, comme on aime sa dame, afin d'améliorer son office, au lieu de prolonger ses imperfections. C'est pourquoi je prendrai toujours en sérieuse considération les objections ou remontrances d'une telle nature, quand même je ne les consacrerais point ; ce qui n'est pas le cas pour la plûpart des vôtres d'aujourd'hui.

Envers celle qui concerne Bunyan je dois vous remercier spécialement d'une insistance d'après laquelle j'évite une disposition défectueuse. Quoique j'eusse d'abord senti qu'il figurait mal sous Pétrarque, j'aurais fini peut-être par l'y placer faute d'aucun autre poste d'adjoint dans la seule semaine qui pût le caser. Mais vous avez dénoué la difficulté d'après votre insuffisante appréciation des motifs qui m'avaient, en général, prescrit l'unité d'adjonction. Car, en persistant à respecter cette règle, sans laquelle

on altérerait le tableau concret faute d'une suffisante homogénéité, j'admets l'exception que vous me demandez aujourd'hui. Je viens d'inscrire Louis de Grenade *et* Bunyan comme *adjoint* d'À-Kempis. Un tel accouplement perfectionne l'idéalisation au lieu de la troubler ; car il indique le prolongement du livre incomparable qui résulta du moyen âge, sous les deux formes opposées du monothéisme déchu ; le dominicain et l'anabaptiste étant, en effet, également dérivés du sublime mystique. D'après une telle explication de cette apparente anomalie, je ne crois pas qu'elle puisse comporter de reproduction, qui devrait, en tout cas, rester infiniment rare, sous peine de manquer le but d'ensemble.

Vous avez toute raison envers les dénominations des trois classes de types.[1] La petite note qui s'y rapporte sera supprimée en cas d'une cinquième édition du *Calendrier Positiviste*, désormais absorbé dans mon volume final que vous aurez probablement avant la fin d'Août. Je n'avais réellement fait aucun usage d'une telle nomenclature, contraire à l'esprit historique d'une institution destinée à glorifier le passé sans y pouvoir puiser des modèles de conduite, même intellectuelle.

Quant à votre insistance contre le mode *pompeux* du culte funèbre,[2] je ne puis le ratifier, n'y voyant qu'un reflet involontaire du milieu protestant. Mais l'ensemble de mon prochain volume vous fera, j'espère, sentir qu'une digne pompe convient autant au positivisme qu'au catholicisme, mal apprécié, surtout à cet égard, chez les *réformés*.

[1] Dieux, héros, saints.

[2] The passage here referred to will be found near the end of the chapter on private worship in the "Catéchisme Positiviste," or in the English translation by Dr. Congreve.

L'objection principale de votre première lettre mérite plus d'attention, quoique je pense aussi que la même lecture va bientôt la dissiper. Elle me déterminera peut-être à placer une explication spéciale sur ce passage, en cas de nouvelle édition du *Catéchisme Positiviste*. Il importe que le positivisme relève les animaux associables du dédain inspiré par le monothéisme, surtout occidental, car l'islamisme est, à cet égard, comme à bien d'autres, beaucoup plus près de l'état normal. Mais je ne pense pas que cela puisse jamais faire craindre à personne aucune assimilation dégradante des serviteurs *directs* du Grand-Être à ses auxiliaires *indirects*. Tous les honneurs mérités par ceux-ci restent ordinairement *privés*, comme leurs services. Néanmoins, ils peuvent exceptionnellement obtenir une glorification *publique*, en cas de dévouement très efficace envers un digne serviteur. Votre respectueuse remontrance me fait sentir le besoin de ne pas laisser implicite un tel éclaircissement, dans un opuscule destiné naturellement à des lecteurs qui, pour la plûpart, ne connaîtront pas le principal traité.

À la fin de votre seconde lettre je suis heureux de trouver une confirmation décisive de mon appréciation envers la digne et malheureuse Élisa Mercœur, morte, à vingt-six ans, dans la misère avec tous les signes d'un admirable talent. Je dois vous avouer que je n'ai jamais lu ses poésies, qui me sont seulement connues par une quarantaine de vers inscrits sur sa tombe. Mais ce touchant *manuscrit* ne m'aurait pas déterminé probablement à l'adjoindre à Byron sans la profonde admiration

que la muse virginale avait inspirée auparavant à Madame de Vaux, dont je suis heureux de voir compléter le suffrage par un juge britannique.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Je serai fort satisfait de vous voir, en Septembre. Mais je crains de ne pouvoir pas vous procurer, à cette époque, autant de contacts que je le désirerais avec les dignes positivistes qui m'entourent habituellement, puisque la plupart se trouveront alors absents, comme vous, d'après les vacances. Néanmoins, il en resultera, j'espère, quelques-uns, qui pourront vous donner une idée des autres, quoique je doive renoncer à vous faire aussi connaître un ménage modèle, où de jeunes époux et leurs charmants enfants sont tous incorporés à la religion positive, dont le foyer en est actuellement privé par leur séjour en Provence pour le rétablissement d'une santé compromise.

2me P.S.—Au moment de sceller cette réponse, je m'aperçois qu'elle omet une de vos meilleures remarques, quant à la réaction des mariages *mixtes* sur l'éducation des enfants. Quoique mon opinion confirme pleinement la vôtre, j'ai, sans doute, été détourné de vous le dire par la certitude que vous allez bientôt la connaître d'après un passage spécial de mon nouveau volume. Cependant, je ne dois pas négliger ici de vous féliciter d'avoir spontanément senti que la surintendance féminine de l'éducation des enfants quelconques prévaudra malgré l'insuffisance de conversion, ou même l'opposition irrévocable ; vû la supériorité morale du sexe aimant, toujours efficace à travers ses plus grandes imperfections mentales, dont la réaction envers les enfants sera bientôt compensée d'après les influences contraires du père ou du milieu.

XII.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 5 Dante, 66.*

MONSIEUR,

Les nouvelles réflexions que me soumet votre lettre du 24 Charlemagne (qui m'est parvenue samedi) confirment mon estime pour le zèle et la sagesse du foyer irlandais envers le perfectionnement du culte de l'Humanité. Mais j'espère que mon prochain volume dissipera toute inquiétude sur le jugement posthume.[1] Outre que l'arrêt ne sera proclamé que sept ans après la mort, il sera précédé, dans la quatrième année qui suivra le décès, d'une décision provisoire, susceptible de réformation, suivant les impressions résultées du contrôle public. Toutefois, la meilleure garantie doit consister en ce que nul ne sera soumis au jugement posthume sans son assentiment formel, ultérieurement confirmé par sa famille. Cette condition est nécessaire pour maintenir la pleine liberté qu'exigent tous nos sacrements, et qui convient davantage à celui-là, des lors préservé de la plupart des cas embarrassants, et toujours capable de surmonter ou de prévenir les réclamations.

Quant à vos remarques sur la glorification féminine,

[1] This refers to the Sacrament of Incorporation, explained in the "Catéchisme Positiviste," and in the "Système de Politique Positive," tome iv., p. 130; English translation, vol. iv., p. 115.

elles trouveront aussi leur suffisante satisfaction dans mon volume final. Mais elles me décideraient à quelques explications spéciales en cas de seconde édition de mon *Catéchisme*. Destinées à former des hommes, les femmes doivent être, comme tous les auteurs, jugées d'après leurs ouvrages. Cependant il serait injuste de les rendre responsables des avortements, et même de ne pas honorer l'arbre indépendamment du fruit, si sa propre vertu peut se constater assez sans cela. Le culte public pourra donc glorifier des femmes dont les époux ou les fils ne mériteraient aucun éloge, quand elles auront certainement développé de grandes qualités pour une culture qui pourtant n'aura pas réussi, quoique le cas présente de graves difficultés pour l'appréciation de tels titres, toujours exceptionnelles.

J'ai récemment remis à l'imprimerie le manuscrit de mon chapitre final, en sorte qu'il me reste seulement les Conclusions et la Préface, de manière à me trouver entièrement libre à la fin de Juillet, mon volume devant paraître vers le milieu d'Août. D'après cette disponibilité, je pourrai bientôt faire une exception à mon abstinence habituelle de toutes lectures, en faveur des deux envois poétiques, l'un italien, l'autre anglais, que vous m'avez annoncés. Mais je dois vous avertir que mon régime quotidien me rend très difficile à cet égard, puisque je lis chaque matin un chapitre de l'*Imitation*, et chaque soir un chant de la *Divina Commedia*, cela depuis plus de sept ans, sans m'en jamais lasser.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XIII.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le vendredi soir, 13 Dante, 66* (7h).

MONSIEUR,

C'est seulement tout à l'heure que j'ai reçu votre lettre de Dublin du 8 Dante (dimanche dernier). Je m'impresse de satisfaire à sa demande finale en vous informant que je suis visible chaque soir entre 7h et 8h, sauf le mercredi, plus toute la journée du jeudi. Quoique je sois souvent seul, je ne pourrais rien garantir à cet égard sans convention speciale. Me levant chaque matin à 5h, je me couche ordinairement à 9h du soir. Depuis beaucoup d'années, je ne travaille jamais après mon dîner, fixé régulièrement à 6h.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XIV.—À M. H. HUTTON, À PARIS.

PARIS, *le jeudi, 12 Guttemberg, 66.*
(24 Août, 1854.)

MONSIEUR ET CHER DISCIPLE,

La Société Positiviste se félicitera d'acquérir un membre remplissant aussi bien que vous les conditions, intellectuelles et morales, d'une association qui tend à devenir une famille régénérée. Mais deux motifs, l'un général, l'autre spécial, empêchent que votre admission y puisse être immédiate.

Quoique tout nouveau membre doive d'abord se trouver proposé par moi, je me suis toujours regardé comme obligé de soumettre cette initiative à la libre approbation de la Société dans la séance qui suit cette proposition. L'admission ainsi prononcée n'est encore que provisoire, et permet seulement d'assister aux soirées. Elle ne devient définitive que quand ce contact se trouve assez prolongé pour permettre d'apprécier personnellement le nouveau confrère; ce qui demande au moins trois séances.

Malgré que nos réunions n'aient jamais été suspendues depuis notre début (en Mars, 1848), le nombre des assistants s'y trouve notablement diminué pendant les vacances. Pour que la ratification collective ne devienne point illusoire, il faut donc, à moins d'urgence exceptionnelle, suspendre toute admission en Août et Septembre. C'est pourquoi je ne pourrai proposer la vôtre que le premier mercredi d'Octobre, et je vous informerai du résultat, qui pourra, cette fois, être aussitôt définitif, puisque vos rapports personnels avec divers membres et votre fraternelle assistance à nos réunions actuelles tiendront lieu des séances d'épreuve ordinaires.

Nos dépenses collectives se rapportent habituellement aux frais d'impression des opuscules publiés ou réimprimés. Elles n'ont jamais exigé jusqu'ici, chaque année, qu'une seule cotisation, où chaque membre figure, à son choix, pour cinq francs, dix francs, ou quinze francs. La présente année sera même exempte probablement de toute levée semblable, parceque nous n'aurons rien à publier.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XV.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le samedi, 7 Descartes, 66.*
(14 Octobre, 1854.)

MONSIEUR,

Je ne crois pas devoir attendre aucune occasion pour vous informer que, suivant la demande exposée dans votre lettre spéciale du 23 Août 1854, vous avez été, mercredi dernier 11 Octobre, unanimement admis, d'après ma proposition, comme membre de la Société Positiviste. Votre nom est inscrit sur notre liste, sauf la lacune relative à la date avec le lieu de votre naissance, que je vous prie de m'indiquer exactement quand vous m'écrirez à d'autres fins.

Salut et fraternité,

le Président de la Société Positiviste,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XVI.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le vendredi, 27 Frédéric, 66.*
(1 Décembre, 1854.)

MON CHER DISCIPLE,

Voici le reçu correspondant au billet inclus dans la lettre qui m'est parvenue hier. Quelque minime que soit cette souscription, je dois toujours attacher beaucoup de prix à l'acquisition d'un nouveau coopérateur, surtout en Angleterre.

Les réflexions contenues dans votre lettre me prouvent que vous avez dignement senti les indications de ma *Conclusion totale* sur l'attitude qui convient aux positivistes. Destinés à diriger le monde actuel, les uns par le conseil, les autres par le commandement, ils ne sauraient assez remplir leur mission sans un sentiment continu de leur supériorité mentale et morale. Mais, en même temps, cette conviction nécessaire ne doit jamais altérer leur bienveillante appréciation des individus et des classes qui maintenant oscillent empiriquement entre la rétrogradation et l'anarchie. Quelque difficile que soit une telle conciliation, elle est pleinement praticable chez quiconque se trouve assez pénétré de l'esprit relatif et du caractère sympathique propres au positivisme. Nous devons utiliser toutes les dispositions actuelles sans les mépriser, en concevant la nouvelle religion comme venant satisfaire et rallier les diverses aspirations qui luttent maintenant.

J'ai résolu d'écrire, en Mai prochain, et de publier le mois suivant, un opuscule, d'une centaine de pages en 8°, où se trouveront développées ces indications, sous le titre de *Appel à tous les vrais conservateurs*. Il a surtout pour but de permettre aux hommes d'état occidentaux d'apprécier la régénération que la religion positive vient opérer dans la politique pratique. Préparé par mes deux lettres à M. Vieillard et surtout au Tzar, ce résumé politique du positivisme dispensera les praticiens de lire les volumes théoriques dont ils doivent appliquer, de confiance, les principaux résultats actuels.

Il serait superflu de m'arrêter spécialement aux objections qui remplissent la majeure partie de votre lettre envers les modifications secondaires que j'ai définitivement

introduites dans la célébration du mariage positiviste. Plusieurs autres de mes disciples ont d'abord éprouvé des difficultés analogues, qui se sont bientôt dissipées spontanément. Je dois d'autant plus espérer qu'il en sera de même chez vous, que vos objections, malgré leur caractère vague, me semblent plutôt tendre à fortifier qu'à combattre ce double perfectionnement.

En général, la terminaison de ma construction religieuse va maintenant modifier l'accueil que je dois toujours faire aux dignes communications. Ne pouvant plus servir à perfectionner des règles désormais établies irrévocablement, je devrai les traiter comme de simples demandes d'éclaircissements spéciaux, auxquelles je satisferai cordialement quand le cas le comportera. Mais je dois dorénavant réserver à mes successeurs tout ce qui tendrait à modifier mes opinions établies.

Tout à vous,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—C'est avec regret que je me vois encore forcé de réclamer contre votre écriture qui m'a suscité beaucoup d'embarras envers la majeure partie de votre lettre.

Mercredi prochain, je ferai connaître à nos confrères les dignes sentiments que vous inspire votre admission dans une Société vraiment fraternelle, qui, malgré ses imperfections, contient une meilleure proportion de membres recommandables qu'aucune des compagnies existantes.

Dans votre prochaine lettre, je vous prie de vous expliquer sur les trois exemplaires que vous aviez bien voulu vous charger de remettre en mon nom.

XVII.—À M. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le vendredi, 12 Moïse, 67.*

MON CHER DISCIPLE,

Je suis peu surpris de la confusion que votre lettre du 6 m'a judicieusement signalée dans les vues et les desseins de vos chefs et de votre public envers l'incident russe. Le protestantisme officiel, le régime parlementaire, et l'égoïsme national ont singulièrement troublé les âmes britanniques, au milieu desquelles les hommes éminents ne surgissent, depuis deux siècles, qu'avec beaucoup d'entraves et de profondes altérations. On sentira de plus en plus que le scepticisme et l'hypocrisie ne sauraient jamais fournir d'heureuses inspirations, et laissent flotter les événements à la merci d'une situation anarchique sans pouvoir diriger leur cours. Une prétendue opinion publique, plus factice que celle qui poussa le tzar à la guerre, vous fait dégénérer la défense en attaque, et vos lâches gouvernants n'osent résister à cet entraînement, quoiqu'ils en sentent peut-être le danger. Ici la guerre n'est aucunement populaire, on l'a seulement tolérée, et l'on attend la paix avec une impatience qui pourrait devenir hostile si la raison ne fait bientôt cesser une invasion aussi blâmable que celle qu'on a voulu réprimer, mais où notre gouvernement ne s'est lancé que sous l'impulsion du vôtre, étourdi lui même par les vaines et coupables criailleries d'une presse mensongère.

Votre appréciation spontanée de cette déviation me semble essentiellement judicieuse, sauf trop d'hésitation à blâmer l'entraînement où l'empirisme diplomatique

s'est trouvé jeté par la routine militaire. En préférant une guerre *décisive* à la paix armée, vous oubliez que rien de décisif n'est possible en un temps où les principes sont flottants, et qui prescrit de n'intervenir activement que le moins possible, puisqu'on ignore les lois des phénomènes qu'on prétend modifier. Les positivistes, qui connaissent ces lois mieux que les *hommes d'état*, doivent aujourd'hui conseiller surtout le statu quo dans les relations inter-nationales. Puisque le tzar l'avait violé, les occidentaux ont dû protéger énergiquement l'indépendance turque. Mais il fallait se borner à la défense, et regarder l'expédition collective comme achevée quand le territoire ottoman fut évacué, sauf le blocus de la Mer Noire et l'hivernement de précaution en Bulgarie jusqu'à ce que les inquiétudes fussent assez dissipées. Par la dégénération de la défense en attaque, on a mis la raison et la morale du côté du tzar, en oubliant la loi très rassurante, qui désormais ne permet de succès qu'aux guerres purement défensives, depuis qu'il n'existe plus, sur le globe, une seule grande population restée vraiment militaire. Tel est le sens des sommaires indications de ma dernière préface envers l'incident russe, quand j'exprimai mes craintes sous forme d'espérances afin d'encourager ou de guider la sagesse diplomatique.

Il vous est ainsi facile de concevoir l'opinion spéciale que vous me demandez. Elle consiste à lever immédiatement le siège qu'on n'eut jamais dû tenter, et rentrer dans l'attitude d'observation ci-dessus indiquée, mais sans s'occuper de la Baltique, qui se trouve réellement hors de la question, à moins qu'on n'ait la folle et coupable prétention de démembrer violemment l'empire russe, qu'il

faut laisser à sa dislocation spontanée. Le résultat essentiel que l'on avait en vue se trouve déjà réalisé complètement ; en outre, le prestige russe est à jamais éteint, et la fraternité britanno-française irrévocablement consolidée. Ce sont là d'assez beaux fruits pour n'en pas chercher d'autres, qui pourraient les compromettre. Quant à la honte résultée d'une telle retraite, il faut savoir subir la loi générale qui, lorsqu'on a fait une faute, y rattache toujours une punition quelconque, qu'une vaine obstination aggrave sans l'éluder.

La seconde partie de votre longue lettre est loin de me satisfaire autant que la première. Votre persistance aggrave la tendance à l'indiscipline que je me bornais à vous signaler indirectement. Je dois donc réprimer directement une disposition qui compromet tout votre avenir, tant mental que moral.

Mon aptitude à profiter des dignes remontrances est assez constatée pour que je ne craigne jamais d'être taxé d'oppressif quand j'empêche le progrès d'altérer l'ordre. C'est à moi qu'il appartient, comme chef spirituel, de juger si la discussion doit être fermée, et si je dois attendre l'essor de mes disciples de leurs propres méditations sans leur fournir de nouvelles explications. L'influence que je vous ai laissé prendre envers la *Fête des réprouvés* vous a, je crois, suscité de vicieuses espérances, parce que vous l'avez mal appréciée. Vous n'avez réellement fait qu'éveiller mon attention là dessus un peu plus tôt que je ne l'eusse fait de moi-même. Aucune des indications par lesquelles j'ai motivé ma résolution n'offre de ressemblance avec les vôtres, toutes tirées d'une théorie métaphysique de *l'inculpabilité*, trop commune chez les

avocats actuels, auxquels elle fournit des moyens de tout excuser.

Dans l'intérêt de votre régénération, je dois vous signaler deux graves inconvenients qui tendent spécialement á vous empêcher de devenir, en fait, si non en projet, assez disciplinable. Vous manquez d'habitudes scientifiques, seules propres à faire bien sentir que la vérité résulte de la méditation solitaire, sans que la controverse y serve jamais même envers les plus simples questions. En second lieu, le barreau vous dispose à délibérer au lieu de conclure, et surtout à vous révolter au lieu de vous soumettre. Si vous n'êtes pas suffisamment en garde contre ces dangers, vous risquez de rester pratiquement révolutionnaire quoique étant devenu théoriquement positiviste. Je pourrais ajouter le milieu britannique, où l'inconséquence protestante dispose à sympathiser avec des révolutionnaires dont les anglais seraient les premiers à déplorer le triomphe si jamais il redevenait possible momentanément. On ne comprend plus la France chez vous depuis que nous sommes délivrés du régime parlementaire. Parmi les cinq dictateurs qui jusqu'ici nous ont régis après Danton l'admiration britannique est tombée sur le plus inférieur et le plus nuisible de tous, le méprisable Louis-Philippe.

En revenant à ce qui vous concerne, je vous invite à sentir que si l'état révolutionnaire consiste, chez les praticiens, en ce que tout le monde prétend commander tandis que personne ne veut obéir, il prend, chez les théoriciens, une autre forme non moins désastreuse et plus universelle, où chacun prétend enseigner et personne

ne veut apprendre. Le désir d'atteindre à des convictions fixes par la seule puissance de l'esprit sans aucune participation du cœur, constitue une pure chimère de l'orgueil métaphysique. Si vous faisiez une lecture journalière de l'*Imitation*, vous reconaîtriez cela, qui vous servirait mieux que les résultats, intellectuels ou moraux, d'une avide lecture des journaux, revues, ou pamphlets. On ne peut, sans la vénération, ni rien apprendre, ni même rien goûter, ni surtout obtenir aucun état fixe de l'esprit comme du cœur, non seulement en morale ou sociologie, mais aussi dans la géométrie ou l'arithmétique.

On dirait que vous vous croyez assez discipliné quand vous avez admis une notion d'après une démonstration comprise. Mais vous n'avez pas là le moindre mérite de soumission, puisque vous ne pourriez vous en abstenir, d'après les lois intellectuelles qui vous dominent. La foi ne commence qu'envers les notions qui vous semblent douteuses, et que vous admettez de confiance, en leur accordant autant d'influence qu'à celles qui vous sont démontrées ; suivant l'usage spontané de quiconque n'est pas actuellement en proie à maladie révolutionnaire. Quant aux notions qui vous paraissent inadmissibles, vous ne pouvez les utiliser tant qu'elles choquent l'ensemble de votre économie théorique ; mais vous leur devez un respectueux silence, fondé sur la juste supériorité de votre chef spirituel, qui, probablement, a su voir, autant que vous, et même longtemps avant vous, les objections dont vous êtes effrayé. Telles sont les conditions élémentaires de la discipline spirituelle, vulgaires au moyen âge, mais profondément altérées par le protestantisme, et sans lesquelles aucune harmonie n'est pos-

sible ; puisque nul, même parmi les théoriciens, ne peut jamais s'approprier les démonstrations de toutes les notions qu'il doit employer.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—D'après les instances réitérées de mes disciples, j'ai, depuis plusieurs années, cessé, quand la poste me laisse libre, d'affranchir mes réponses quelconques. Je dois donc refuser la proposition que vous me faites personnellement à cet égard.

Ma circulaire s'imprime, et je vous en expédierai, la semaine prochaine, deux exemplaires, dont l'un sera pour M. . . ., dont j'ignore le domicile. J'enverrai directement ceux qui concernent MM. . . .

Veuillez témoigner à M. . . . la part que je prends à la douloureuse perte qu'il vient d'éprouver.

J'ai récemment reçu l'intéressante visite de M. Congreve, dont les convictions positivistes n'ont jamais subi la moindre altération. Votre écriture plus lisible m'a permis de lire sans fatigue votre dernière lettre. Mais je vous engage à mieux cacheter ; car cette lettre m'est arrivée avec un cachet officiel, suivi de l'inscription : *Lettre arrivée décachetée*. Je suis seulement surpris que cet accident ne soit pas arrivé plus tôt.

XVIII.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le dimanche, 21 Moïse, 67.*

MON CHER DISCIPLE,

Votre lettre de dimanche dernier, qui ne m'est parvenue qu'avant-hier, m'a beaucoup touché par la prompte manifestation d'un digne accueil envers mes cordiales remontrances du vendredi précédent. J'espère que la réflexion viendra de plus en plus confirmer cette heureuse spontanéité, pour vous faire à temps sentir profondément l'importance de la vénération, et le besoin de la culture morale, si négligée aujourd'hui, surtout dans le milieu britannique. Le positivisme a pleinement systématisé la tendance du moyen âge à rendre le cœur responsable des chûtes comme des succès de l'esprit. Mais cette conviction n'a pas jusqu'ici pénétré suffisamment dans les habitudes de mes meilleurs disciples, qui souvent procèdent en accordant trop à l'intelligence. De frappants exemples leur montrent pourtant que les plus complètes démonstrations ne sauraient procurer une suffisante fixité, du moins envers les opinions philosophiques et sociales, si le cœur n'assiste pas l'esprit. Un des positivistes avortés dont M. Littré s'entoure s'est trouvé conduit, par de mauvais sentiments, à rejeter la loi la mieux établie de la philosophie positive, celle du classement encyclopédique. Cette chûte est d'autant plus décisive que ce jeune homme se livre à l'enseignement mathématique et paraît avoir sérieusement étudié les autres sciences préliminaires.

La vénération vous permettra seule de vous approprier promptement et pleinement des notions qu'une vaine discussion rendrait obscures et douteuses. C'est réellement un reste inaperçu des habitudes contractées au moyen âge que les occidentaux doivent l'heureuse assimilation des doctrines scientifiques qui n'auraient jamais passé dans la circulation universelle si l'insubordination actuelle avait toujours existé. Vous devez d'autant plus développer à cet égard une active et constante sollicitude que votre milieu tend à susciter un empirisme sceptique, qui ne préserve nullement de la crédulité ni de l'illusion, d'après son triple caractère habituel, le protestantisme officiel, le régime parlementaire, et l'égoïsme national.

Cette triple influence, déjà prononcée dans le milieu vénitien, mais surtout développée en Angleterre, constitue aussi la source essentielle des difficultés que vous offre encore la saine appréciation de Louis XI. et du grand Frédéric, envers lesquels les documents vous manquent moins que le point de vue. La réhabilitation du premier à travers les préjugés et les rancunes de notre aristocratie, date déjà de près d'un siècle, puisqu'elle commença par l'ouvrage de Duclos. Mais c'est surtout à l'impulsion historique résultée de la révolution française que l'on doit la rectification de l'empirisme antérieur, la dictature de Danton ayant fait comprendre celle de Louis XI. Sans les préjugés britanniques, vous n'éprouveriez aucun embarras à bien apprécier, d'après des sources quelconques, un type aussi pleinement caractérisé que celui de Frédéric, offrant la meilleure réalisation du vœu confus de Hobbes sur l'alliance de la dictature avec la liberté. Puisque M. Carlyle a su dignement sentir Cromwell, j'espère

qu'il saura se dégager assez des influences locales pour comprendre la plus parfaite personnification de la politique moderne.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XIX.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le dimanche, 7 Archimède, 67.*

MON CHER DISCIPLE,

Au milieu d'un douloureux anniversaire,[1] je vais sommairement répondre à vos intéressantes questions et communications de dimanche dernier, en suivant le même ordre que vous. Quand même les tracasseries théologiques auraient réellement forcé mon excellent disciple le jeune docteur Robinet à quitter Jouarre après quatre mois de résidence pour aller s'établir une demi-lieue plus loin (à la Ferté-sous-Jouarre), il n'en faudrait induire aucune répugnance générale de nos provinces envers le positivisme. Car, la première localité présente un caractère exceptionnel d'après les antécédents qui lui sont propres, quoique la population y soit, au fond, exempte, comme ailleurs, du fanatisme chrétien. Mais, à vrai dire, ce déplacement précoce a plus dépendu des dispositions intérieures que

[1] The anniversary of the death of Madame Clotilde de Vaux, who died on the 5th of April, 1846. See the Dedication to her of the "Système de Politique Positive," tome i., p. 51; English translation, vol. i., p. 30.

des influences extérieures. En tout cas, notre jeune confrère est maintenant le plus occupé des cinq ou six médecins établis dans la petite ville qu'il a finalement adoptée pour siège jusqu'à ce qu'il puisse résider à Paris, seul séjour définitif qui lui convienne. Il a si peu trouvé d'animosités sérieuses à Jouarre, que, vu le voisinage de La Ferté, tous ses premiers clients de Jouarre lui sont demeurés fidèles; ce qui doit achever de vous rassurer à cet égard.

Votre triste annonce suffit pour expliquer envers moi le silence de Miss Martineau. Si le positivisme doit encore perdre la seconde femme vraiment éminente par laquelle son essor ait été dignement secondé, ce sera l'une des plus cruelles preuves de la terrible destinée qui domine l'Humanité. Mais la maladie que vous m'indiquez permet quelquefois une assez longue carrière, quoique l'existence y soit habituellement menacée, et souvent assujetie à de graves douleurs.

Dès le commencement[2] de Fevrier, j'ai rédigé le programme spécial du cours projeté, de manière à caractériser l'objet de chaque séance, et j'ai fait immédiatement les démarches convenables à son accomplissement. Mais j'ignore encore si le gouvernement veut accorder à ma parole autant de respect et de liberté qu'à mes ecrits, et je crains que la prolongation exagérée d'une compression empirique ne m'oblige d'ajourner cet office jusqu'à ma prochaine année de chômage. Si ce cours a lieu, je le commencerai le dimanche 29 Avril, de manière à le terminer le dimanche 22 Juillet, l'ayant définitivement

[2] A course of lectures on Positivism, comprising Philosophia Prima, History, and Religion.

composé de trente-sept séances. Dans ce cas, mon *Appel aux conservateurs* ne serait écrit qu'en Septembre et paraîtrait en Octobre. Cet important opuscule doit être, au contraire, écrit en Juin pour paraître en Juillet, si le cours n'a pas lieu cette année. La lettre imprimée que je vous remercie de m'avoir envoyée, m'a prouvé que votre opinion est maintenant devenue satisfaisante envers le funeste épisode[3] qui vous inspire de sages réflexions. J'espère toutefois que les gouvernements occidentaux seront assez raisonnables, dans les négociations actuelles, pour faire au nouveau tzar des concessions qui, quoique justes au fond, auraient choqué leur puerile vanité s'il eût fallu les accorder à son prédecesseur. Si le sacerdoce positif était consulté là dessus, il approuverait les russes de n'autoriser aucune altération de leur territoire, et disposerait les occidentaux à maintenir le *statu quo* de l'Europe par une attitude pacifique mais énergique, en instituant, contre toute oppression maritime, la garantie permanente résultée de la *Marine occidentale*, indiquée à la fin de mon discours préliminaire, d'après un concours pleinement volontaire de tous les états de l'Occident, organisant la police des mers sur toute la planète humaine.

Quand ce disastreux incident sera terminé, son ensemble pourra longtemps fournir une mesure frappante de l'étendue des malheurs matériels qui résultent de l'anarchie spirituelle. Car, l'origine d'un tel l'épisode, et surtout la dégénération offensive de l'expédition défensive ne proviennent, d'aucun côté, d'un véritable enthusiasme

[3] The Crimean War, but especially the invasion of Russian territory by England and France, followed by the siege of Sebastopol.

guerrier, incompatible avec l'état présent des grandes populations, même orientales. Si la déviation russe fut d'abord due à des impulsions purement accessoires, qu'un digne tzar pouvait aisément surmonter, il est encore plus clair que l'aberration occidentale ne résulte d'aucune tendance vraiment belliqueuse, soit chez les peuples, soit parmi leurs chefs. Tout le trouble provient de l'absence de principes, qui laisse l'opinion du public et du gouvernement à la merci des sophismes plausibles que comporte, quoique déchu, le système non-remplacé des anciennes habitudes, quand une occasion opportune vient seconder des brouillons ordinairement impuissants. Dans ce déplorable conflit, tout l'Occident se trouve bouleversé par un très-petit nombre de gazetiers anglais, auxquels il faudrait exclusivement laisser le soin de prendre Sebastopol. Votre public les suit sans passion, faute d'aucune conviction contraire à leur vaine dislocation de l'agrégation russe, et votre gouvernement n'ose résister à cette opinion prétendue, tandis que le nôtre se trouve entraîné par le besoin de ne pas se séparer de l'Angleterre, quoique cette guerre ne soit aucunement populaire en France, et puisse même y susciter bientôt de dangereuses répugnances, que préviendra, j'espère, l'heureuse issue des négociations actuelles. Nulle autre situation mentale et morale n'avait pu jusqu'ici procurer autant d'efficacité matérielle à l'influence perturbatrice de quelques déclamateurs, dépourvus eux-mêmes de toute vraie conviction et de tout sérieux entraînement.

Je dois approuver vos deux observations connexes sur l'administration intérieure de l'Angleterre. Mais il faut compléter la première en y voyant la conséquence natu-

relle du régime parlementaire, qui, dans le seul pays propre à son plein développement, a dû partout conduire au système de défiance et d'irresponsabilité, qui place toute action sous un comité. Quoique l'ensemble du passé français nous ait radicalement préservés d'une telle tendance, elle aurait peut-être prévalu en France, du moins officiellement, pendant quelques années, si la crise dictatoriale de 1851 n'avait heureusement prévenu le disordre systématique auquel nos docteurs révolutionnaires aspiraient pour 1852, et par lequel ils avaient déjà bouleversé l'Ecole Polytechnique, dont la décomposition n'est toutefois nullement regrettable.

Quant à votre seconde observation, l'absence de véritables hommes d'état est seulement plus complète en Angleterre, où le protestantisme et le nationalisme ont davantage rétréci les vues et les sentiments. Mais la même lacune se trouve plus ou moins commune à tout l'Occident, comme l'anarchie mentale et morale, partout favorable aux médiocrités et contraire aux supériorités quelconques.

Dans le mémorable vote que vous m'annoncez, je vois un indice de la prochaine irruption de vos prolétaires, dont les contacts français, désormais secondés officiellement, faciliteront l'essor politique. Mais je regrette que ces dispositions restent purement négatives en se bornant à critiquer l'insuffisance des entrepreneurs, sans marquer la tendance des travailleurs à prendre exceptionellement les rênes de la transition finale, au nom d'une doctrine capable de garantir l'ordre autant que le progrès. Néanmoins, si l'aristocratie britannique reste finalement indigne de l'espoir que je persiste à concevoir sur sa transformation, l'état-major inaperçu qui se forme spontanément parmi vos ouvriers, d'après la mémorable préface de Miss Martineau, pourra, je présume, faire à temps surgir un Cromwell décisif, sous l'impulsion, latente ou patente, de la religion positive, de manière à préserver votre régénération des orages propres à l'initiative française.

En recevant l'envoi que vous m'annoncez, je me chargerai volontiers de transmettre à M. Florez le prélèvement indiqué dans votre lettre. Quoique je n'eusse aucune connaissance des articles dont vous me parlez, je ne suis pas surpris qu'ils vous aient pleinement satisfait, car je connais, depuis longtemps, le zèle et la portée de ce modeste disciple.

Notre société[2] vient de faire une précieuse acquisition dans M. John Fisher, jeune chimiste de Manchester, maintenant à Paris pour quelques mois. Vous aurez, j'espère, l'occasion de fraterniser avec ce digne confrère, non moins estimable de cœur que d'esprit.

Un nouveau foyer se forme maintenant aux États-Unis, sous l'impulsion centrale d'un éminent positiviste anglais, M. Henry Edger, établi récemment à Long Island. Il a déjà traduit mon *Catéchisme* et va publier un opuscule spécialement propre à faire apprécier l'application industrielle du positivisme.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Je continue à me porter parfaitement.

[2] This refers to the Société Positiviste of Paris, founded by Comte.

XX.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le samedi, 13 Charlemagne, 67.*

MON CHER DISCIPLE,

La lettre que j'ai reçue hier de vous m'a beaucoup satisfait en m'annonçant une publication[1] qui, j'espère, va témoigner l'efficacité de votre foi positiviste, en concourant à rectifier dignement l'opinion britannique, égarée, en ce moment, par quelques déclamateurs qui, dans une situation profondément agitable, troublent indirectement l'Occident tout entier. Vous pouvez compter que je recevrai cordialement ce premier essai de vos forces pour propager le positivisme d'après des applications vraiment opportunes, ce qui constitue un mode plus décisif que l'exposition directe, naturellement réservée au fondateur. Je me chargerai volontiers de transmettre les trois exemplaires que vous m'annoncez à MM. de Capellen, Florez, et Lonchampt. Mais, en regardant ces trois positivistes comme seuls, à votre connaissance, habitués à lire l'anglais, vous oubliez M. Foley, qui certainement remplit assez cette condition pour profiter de votre opuscule. Quoique M. de Capellen ait maintenant abandonné son domicile à la Ferté-sous-Jouarre auprès de la famille Robinet, cet éloignement ne m'empêchera point de lui faire parvenir votre envoi.

Je suis occupé, depuis le 3 Juin, de mon *Appel aux conservateurs* qui sera fini vers la Mi-Juillet, pour être aussitôt imprimé, de manière à paraître au milieu d'Août.

[1] "Modern Warfare," by H. D. Hutton.

Dans la préface de cet opuscule je m'expliquerai sur l'aberration militaire où l'Occident se laisse entrainer par quelques brouillons, faute de principes politiques, qui manquent autant aux gouvernants qu'aux gouvernés.

Quoique la France n'ait point encore une suffisante liberté d'exposition et de discussion, je pense que, au fond, nous sommes, à cet égard, les plus avancés de tous les occidentaux. Vous en pouvez juger par mes livres qui ne pourraient maintenant être publiés ailleurs qu'à Paris, où leur essor n'éprouve aucune entrave; tandis qu'on n'ose pas même les traduire en Angleterre. Le contact des deux populations constitue la meilleure compensation du déplorable incident qui se développe en Crimée. Sans attendre que nous soyons plus libres, ces communications, surtout entre les soldats, tendent directement à discréditer les deux bases du régime britannique, l'hypocrisie anglicane et la domination aristocratique. Nous avons ainsi poussé davantage les anglais, depuis trois ans, vers le régime dictatorial, qu'ils ne nous ont ramenés vers le régime parlementaire, malgré la prétendue oppression que nous subissons.

M. Congreve dont j'eus avant-hier une bonne visite, m'a lui-même annoncé ses deux publications indiquées dans votre lettre. À son prochain retour à Londres, ou plutôt à Windsor qu'il habite maintenant, il m'enverra les écrits qu'il m'a vu cordialement accepter.

Les nouvelles que vous m'annoncez sur ma noble traductrice sont pénibles, quoique trop laconiques. Je ne sais si le changement que vous m'annoncez de *Miss* en *Mistress* indique un mariage objectif ou simplement une consécration subjective au service exclusif de l'Humanité;

ce qui me paraîtrait fort convenable au cas exceptionnel de cette éminente femme.

Suivant votre annonce, j'espère avoir, dans deux mois, votre visite nouvelle, et faire aussi connaissance avec votre ami M. Ingram, dont je fus privé l'an dernier.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Parmi mes diverses relations aux États-Unis, je ne puis, en ce moment, vous indiquer d'autre positiviste pouvant utiliser votre prochain écrit que le digne fondateur de notre foyer américain. C'est un anglais, transplanté depuis trois ans en Amérique; après avoir été longtemps attorney à Londres, il s'est fait agriculteur avec sa famille à Long-Island, près de New-York. Voici son adresse; M. Henry Edger, *Modern Times*, Thompson's Station, Long Island, état de New York.

L'oubli spontané des indications sur ma santé doit vous annoncer qu'elle n'a pas cessé d'être excellente.

Au sujet des informations que vous me demandez sur l'établissement provisoire d'une famille anglaise en France, je ne puis que vous déclarer mon impuissance et mon incompétence.

Dès que j'ai lu votre lettre, j'ai fait porter à la poste celle qui s'y trouvait incluse.

XXI.—À M. HENRY HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le lundi, jour complémentaire de l'an 67.*
(31 Décembre, 1855.)

MONSIEUR ET CHER DISCIPLE,

La phrase de regrets et d'excuses qui termine votre lettre de mercredi se rapporte probablement à celle que vous m'écrivites en Septembre, pendant votre course en Touraine. En m'abstenant d'y rien répondre, je vous en ai suffisamment puni. C'est pourquoi je dois cordialement accepter votre rétour spontané, mais en regrettant que les habitudes protestantes vous empêchent de sentir le profit moral, et même la vraie dignité, que procure l'aveu direct et complet d'un tort quelconque. Je ne puis mieux répondre à vos vœux qu'en m'occupant de votre principal perfectionnement. Quoique votre nature ne soit pas, au fond, assez vénérante, votre imperfection à cet égard résulte surtout des lacunes de votre éducation et des vices de votre profession. Sans que vous soyez vraiment discipliné, je persiste à vous regarder comme disciplinable. Vous pouvez, à cet égard, vous améliorer beaucoup, si vous portez la sollicitude continue que mérite la principale condition d'un digne avenir.

Je vais maintenant écarter la plûpart des petites questions ou demandes dont votre lettre est remplie. Leur éclaircissement écrit exigerait des développements disproportionnés à leur importance; tandis que quelques minutes de conversation leur suffiraient pleinement. Comme elles n'ont rien d'urgent, réservez-les pour votre

prochaine visite. Il faut ici m'arrêter seulement à deux considérations plus graves et plus difficiles, d'ailleurs connexes, sur le subside positiviste et la formation du noyau sacerdotal. Vous sentirez leur liaison si vous remarquez que la principale destination de l'un est de fournir la garantie matérielle de l'autre.

Cette connexité devient indirectement sensible d'après la coïncidence habituelle entre les deux sortes de répugnances. Parmi les adhérents incomplets au positivisme, la plûpart de ceux qui repoussent le sacerdoce concourent très faiblement au subside. On le voit surtout dans le milieu britannique, d'où, même en comptant les américains, il vient à peine vingt livres sterling pour préserver annuellement de la misère le fondateur du positivisme, mieux assisté par la souscription posthume du noble Wallace que d'après l'ensemble de ses adhérents sur les deux bords de l'Atlantique, quoique sa doctrine ait plus retenti là que partout ailleurs. Un contraste décisif résulte, à cet égard, du zèle efficace et continu que développent les sept souscripteurs hollandais, qui fournissent seuls la sixième partie du subside actuel, outre les suppléments exceptionnels, principalement émanés de là, quoique aucun d'eux ne soit riche. Le plus aisé d'entr'eux, M. de Constant, ne possède, y comprise sa pension de retraite, qu'un revenu total de six-cents livres sterling, et pourtant il a, cette année, fourni mille francs en tout au subside, dont l'insuffisance m'aurait, sans sa noble générosité, suscité de graves embarras en ce moment. En approfondissant ce contraste, on le voit résulter surtout de la diversité des deux sortes de conversions, respectivement propres aux deux milieux jusqu'à présent. Dans votre

pays, les adhésions au positivisme viennent des théoriciens, ou soi-disant tels; tandis que, en Hollande, tous mes disciples sont des praticiens, purs de toute prétention doctorale.

De là résultent l'inertie et l'insubordination des uns, le zèle et la soumission des autres, qui pourtant l'emportent en dignité comme en énergie. Ce contraste cessera quand le positivisme pénétrera parmi les praticiens britanniques. Mais je crains que ce ne soit que lorsque vos prolétaires auront décidément refusé de soutenir l'hypocrisie anglicane. Jusque là vos praticiens sont trop empiriques et trop égoïstes pour se dégager de la croyance officielle qui représente l'Angleterre comme étrangère à la révolution du dix-neuvième siècle parce qu'elle a fait la sienne en 1688. Vos lettrés seuls sentent confusément que l'anglicanisme ne saurait constituer une solution intellectuelle, ni par suite sociale, et c'est pourquoi le positivisme les a d'abord attirés. Mais leur répugnance nationale à la division des deux pouvoirs, et la perspective d'un discrédit prochain si la nouvelle doctrine vient à prévaloir socialement, les rendent maintenant hostiles à son ascendant décisif, et les disposent dès lors à s'abstenir de toute coopération au subside, quoique la plûpart d'entre eux pussent y contribuer largement.

Une telle disposition est surtout marquée chez mes anciens prôneurs britanniques, Mill et Lewes, principaux meneurs de la conspiration de silence contre ma *Politique* dans la presse périodique de l'Angleterre. Mais ce complot, quoique plus consistant que celui des lettrés français contre ma *Philosophie*, sera plus promptement surmonté. La traduction du *Catéchisme Positiviste* par M. Fisher

pourra suffire pour rompre cette coupable tactique, qui serait surtout dissoute si M. Holyoake réalisait son projet de publier en anglais ma *Philosophie de l'Histoire*, séparée des autres tomes de mon principal ouvrage.

Quiconque ne néglige pas le but pour les moyens doit reconnaître que l'avénement d'un nouveau pouvoir spirituel, c'est à dire d'un sacerdoce systématique, constitue la seule solution directement propre à la révolution occidentale. Dès mes opuscules primitifs, j'ai représenté cette réorganisation de l'autorité théorique comme le but général de ma vie; et la formation d'une doctrine universelle, d'abord philosophique, puis religieuse, n'a jamais été qu'un moyen nécessaire. Ayant maintenant rempli cette condition fondamentale, je dois, assisté de tous les vrais positivistes, directement constituer un sacerdoce qui ne saurait se réduire toujours à moi seul, quelque antipathie que son avénement puisse inspirer aux lettrés incapables de s'y rattacher. Si la philosophie est stérile quand elle ne devient pas religieuse, la religion reste insuffisante sans un digne clergé. Le subside positiviste doit aujourd'hui prendre ouvertement cette large et permanente destination, au lieu de se borner à mon entretien personnel. J'espère que mon public aura d'ailleurs assez de confiance en moi pour être d'avance convaincu que je ne gaspillerai pas davantage son argent envers les autres qu'à mon égard, comme pourront toujours le constater mes comptes annuels, comparés aux résultats obtenus.

Tel est le point de vue où doivent maintenant s'installer tous les positivistes, sérieusement occupés de leur destination sociale, en surmontant les dissidences secondaires par la considération habituelle du but principal. Je ne puis

reconnaître pour mes vrais disciples que ceux qui, renonçant à fonder eux-mêmes une synthèse, regardent celle que j'ai construite comme essentiellement suffisante et radicalement préférable à toute autre. Leur devoir est alors de la propager et de l'appliquer, sans prétendre la critiquer ou même la perfectionner.

N'ayant pas encore reçu l'opuscule de M. Edger sur le travail, je me félicite pourtant qu'il l'ait déjà publié d'après le bon effet que vous a produit sa lecture. L'auteur a bien fait d'en gratifier d'abord M. Fisher, pour commencer les relations mutuelles que je leur ai simultanément conseillées. D'après la nature également sympathique et synthétique de ces deux précieux disciples, j'espère que leur contact sera salutaire au positivisme.

Malgré votre confirmation du périlleux état de Miss Martineau, je suis heureux d'apprendre qu'elle conserve assez de force pour écrire sur le conflit industriel de Manchester. À cette occasion, je dois vous informer que sa noble résolution de me réserver le tiers du profit matériel de son éminente traduction n'a jusqu'ici reçu d'autre exécution que l'envoi de seize livres sterling en Septembre, 1854. J'ai pourtant peine à croire que la vente n'ait pas produit la base d'un nouvel envoi, qui m'aurait servi, comme le premier, à rendre plus rapide le payement de mes frais typographiques. Si j'avais prévu cette interruption, je me serais dispensé d'annoncer à mon imprimeur cette assistance continue. Quoique ma digne auxiliaire soit, à cet égard, au dessus de toute soupçon, et même ignore cela probablement, je suis loin d'avoir la même confiance dans la bonne foi de son éditeur, seul chargé naturellement de tels envois. Il pourrait bien

avoir, en vrai libraire, fait volontairement subir des ajournements indéterminés aux transmissions dont il est l'agent. En cas que vous soyez à portée de me renseigner sur ce cas, je vous en serai spécialement obligé.

Suivant votre annonce, je présume que M. Congreve va bientôt m'envoyer sa traduction[1] de la Politique d'Aristote, que je lui promis de substituer à la traduction française qui se trouve dans la bibliothèque. J'espère qu'il me fera simultanément parvenir la liste que je lui demandai des hommes d'état britanniques auxquels je puis utilement envoyer mon *Appel aux conservateurs*, déjà transmis à notre dictateur par M. Vieillard, sans que j'en connaisse encore le résultat.

Salut et fraternité,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Vu les judicieuses explications de M. Fisher sur les usages britanniques, j'affranchis, depuis quelques mois, toutes mes lettres pour l'Angleterre, quoique je continue, autant que possible, à m'en dispenser envers tout le reste de l'Occident.

Relativement à ma septième circulaire, que j'écrirai la semaine prochaine, je dois vous avertir que, pour diminuer les frais de transport, quoiqu'en le retardant un peu, j'enverrai, non par la poste, mais à l'aide de mon libraire, tous les exemplaires britanniques à M. Fisher, qui, de Manchester, les fera parvenir aux divers souscripteurs.

[1] Dr. Congreve did not translate, but he edited the text of Aristotle's Politics, with English notes: London, 1874. 2nd edition.

XXII.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

Paris, *le mardi, 1er Homère, 68.*

Mon cher disciple,

Je dois vous féliciter d'avoir à l'occasion d'un écart passager dignement senti que notre propre perfectionnement moral constitue normalement la principale affaire de chacun de nous. Ceci convient surtout aux positivistes, qui, venant aujourd'hui régler la vie humaine, doivent d'abord régler la leur. Il est vrai que chacun saisit premièrement les règles envers les autres, ce qui lui constitue un point de vue plus général et moins troublé par les impulsions personnelles. Mais il faut toujours finir par appliquer à soi même la conduite qu'on a reconnue convenable chez autrui. Là commencent l'application la plus décisive du plan d'amélioration puisqu'on peut d'avantage se modifier, et la plus puissante influence pour convaincre les autres de la supériorité du régime qu'on veut faire partout prévaloir.

Cela me conduit à la principale question de votre lettre, où je vois à la fois combien vous êtes encore loin d'une vraie régénération et pourtant avec quelle sincérité vous y tendez. La triple sentence que vous citez de St. Augustin[1] constitue, comme la plûpart des maximes catholiques, un programme qu'on est souvent tenté de prendre pour une solution. Il n'appartient qu'au positivisme de réaliser le vœu, vainement formé jusqu'ici, d'obtenir l'unité nécessaire, la liberté permise, et la charité continue, que ne pouvait comporter une synthèse absolue et fictive.

[1] "In necessariis unitas; in dubiis libertas; in omnibus charitas."

Quant à votre demande directe sur la foi, vous n'êtes pas encore au point de vue convenable, puisque vous semblez envisager comme une charge, qu'il faut restreindre autant que possible, ce qui réellement constitue un bien, qu'il importe de développer. En relisant mon chapitre sur la théorie positive de la religion, il vous montrera que la foi forme, entre l'amour et l'espérance, l'une des trois conditions essentielles du bonheur humain. Dans mon opuscule relatif au pouvoir spirituel, j'ai spécialement établi, depuis trente ans, que l'état normal de notre intelligence consiste à décider et non à discuter, ou, sous un autre aspect, à développer les conséquences au lieu d'examiner les principes. Malheureusement la foi perdue n'est pas facile à reconstruire; sa dissolution chronique constitue la maladie occidentale, commencée par le protestantisme, développée par le déisme, et complétée par le scepticisme. Le mal est d'autant plus grave que, lorsqu'il a surgi, sa guérison ne devient possible qu'après qu'il a suivi tout son cours, en parcourant ces trois degrés successifs d'anarchie qui séparent l'harmonie provisoire du catholicisme de l'ordre final du positivisme.

Vous auriez une fausse idée de l'état normal de l'humanité si vous pensiez que la foi doit, en devenant positive, se restreindre, tandis que l'avenir la développera, comme l'amour et l'espérance, d'après une telle transformation. Tous les préceptes du catholicisme sur la soumission de la raison à la foi sont de programmes à réaliser, qui ne furent finalement oppressifs qu'en se rapportant à des croyances chimériques. Le positivisme consacre et développe cette soumission, qu'il reduit à subordonner l'homme à l'Humanité, le présent au passé. Ce sera le principal résultat de

l'éducation encyclopédique, disposant à se servir des doctrines pour la conduite et l'appréciation au lieu de les contester. Il faut que la foi soit toujours *démontrable* et c'est en cela que consiste la régénération mentale. Mais elle ne peut nine doit être constamment *démontrée*, puisque les conditions qu'exige la démonstration sont rarement remplies par chacun de ceux qui doivent appliquer les règles. Quant à comprendre, et même utiliser, ce qui ne nous est aucunement démontré, l'exemple de la doctrine du mouvement de la terre suffit, depuis deux siècles, pour vérifier que la soumission volontaire détermine des convictions plus complètes et plus actives que le raisonnement le mieux dirigé.

L'altération de la foi, d'où résulte la perturbation de l'amour et de l'espérance, constitue le mal moderne des occidentaux, d'après la nature instable des croyances sur lesquelles ont d'abord reposé les opinions humaines. Chacun se trouve ainsi dans un état voisin de la folie, par une surexcitation habituelle de l'orgueil et de la vanité ; toute secousse, physique ou morale, peut alors déterminer une véritable aliénation. Quoique presque tous les hommes aient surtout besoin d'être conduits, personne ne veut accepter cette condition, et chacun prétend conduire. Vu la décadence de l'ancien synthèse et le besoin de la remplacer, chacun s'érige en rénovateur de l'entendement humain, à la manière de Bacon ou Descartes. Il faut pourtant que tous ces régénérateurs donnent leur démission, puisque la reconstruction spirituelle est maintenant accomplie. En persistant à chercher la synthèse quand elle est trouvée, on se rend aussi malheureux que perturbateur, la soumission à la nouvelle foi pouvant seul préserver de l'ennui, du doute, et de l'irrésolution qui résultent aujourd'hui du défaut de

guide spirituel. Néanmoins, la très majeure partie de nos occidentaux est destinée à flotter jusqu'à la mort entre la rétrogradation et l'anarchie, d'où pourront seuls se dégager les âmes assez éminentes pour accepter dignement la foi positive et seconder activement son installation.

D'après sa réalité constante et son utilité caractéristique, la nouvelle synthèse doit naturellement inspirer une soumission plus complète et plus durable que l'ancienne. Celle-ci, par le vague de ses préceptes, l'incertitude de ses motifs, et l'inanité de ses tendances, devait être souvent repoussée comme inapplicable à la vie réelle, même chez les plus croyants. Mais des règles toujours jugeables et directement conformes à leur destination détermineront une pleine confiance parmi des âmes préoccupées d'agir au lieu de disserter. J'ai même indiqué, dans mon dernier opuscule, que la soumission, surtout intellectuelle, constitue toujours un bien, dût-elle être forcée, comme envers les fatalités extérieures, en comprimant la personnalité. Quand elle devient volontaire, elle fournit la principale source du perfectionnement, en développant l'altruisme.

Après vous avoir cordialement fourni les éclaircissements que vous m'avez convenablement demandé, je vous dois des remercîments pour votre utile sollicitude envers la suspension des rentrées qui m'étaient promises d'après la noble résolution de mon éminente traductrice. Il ne me reste que le regret d'avoir trop disposé mon imprimeur à compter sur la périodicité d'une source de remboursement qui n'a pu jusqu'ici fructifier qu'au début. Je suis d' d'ailleurs heureux d'être spécialement rassuré quant à la pleine intégrité de l'éditeur de Londres. Mais, en dissipant tout soupçon envers lui, l'exiguité des ventes accomplies depuis un an

devient un fâcheux symptôme contre le public anglais. Le nôtre, qu'on accuse de frivolité, ne s'est pas laissé préoccuper de l'épisode militaire au point de négliger ses sollicitudes sociales, et la vente de ma *Politique* n'a pas cessé de croître en France dans le même temps où celle de ma *Philosophie* diminuait si notablement en Angleterre.

Il ne faut pas que ma soumission pratique aux usages britanniques sur l'affranchissement des lettres vous fasse croire que j'approuve des mœurs qui, comme la plûpart des vôtres, sont instituées pour les riches sans se soucier des pauvres, qu'une telle coutume doit souvent empêcher d'écrire. Quoique le port soit encore plus cher en France quand on n'a pas affranchi, je continue de m'abstenir de timbrer, et c'est à la demande spéciale de la plûpart de mes nombreux correspondants. Si j'ai fini, pour mes lettres britanniques, par adopter votre usage, ce n'est pas d'après les motifs d'économie, ou même de prétendue politesse, que vous indiquez. Je ne me suis décidé que sur l'explication de M. Fisher qui m'a fait savoir que le défaut de timbre exposait les lettres à ne point atteindre leur destination, par suite du dédain qu'inspire aux domestiques une lettre non-affranchie qu'ils regardent sans doute comme venant d'un pauvre. Loin que les français me paraissent devoir tendre vers les usages anglais, je crois que, sous cet aspect, de même qu'en des cas plus importants, la fraternisation croissante des deux peuples développera des réactions inverses, à mesure qu'ils se régénéreront simultanément.

Suivant l'annonce de ma dernière lettre, j'ai fait hier partir, sous l'adresse de M. Fisher, tous les exemplaires britanniques de ma septième circulaire. Mais, ayant appris qu'une convention postale venait enfin de réaliser les vœux

que je forme depuis quinze ans, je me suis servi de la poste, au lieu de mon libraire, pour cet envoi, qui vous parviendra donc presque au même instant que la présente réponse. L'heureuse diminution de frais que produit cette convention au delà de mes espérances me déterminera désormais à faire directement chaque expédition, sans recourir à l'entremise de mon éminent disciple de Manchester, quoique je le regarde de plus en plus comme devant bientôt devenir le chef spécial des positivistes britanniques.

Je vais commencer, vendredi 1er Février, le volume[2] annoncé pour Octobre dans ma nouvelle circulaire. Il exigera, de ma part, une session de sept mois consécutifs à cinq jours de travail par semaine, du vendredi matin au mardi soir. Alors je ne sortirai que le mercredi pour la sainte course hebdomadaire[3] que je pratique depuis dix ans, et le jeudi restera seul disponible envers mes entrevues et mes réponses, sauf l'immuable liberté de mes soirées, où, quoique me couchant de bonne heure, je puis recevoir des visiteurs, et même, en cas d'urgence, écrire de courtes lettres.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

[2] "Synthèse Subjective," tom. i.

[3] Comte's weekly visit to the tomb of Madame de Vaux, in the cemetery of Père la Chaise, and to the church of Saint-Paul, rue St. Antoine, Paris. See "Testament d'Auguste Comte," p. 10.

XXIII.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 3 Aristote, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

Ayant commencé, le 1er Fevrier, le grand ouvrage dont ma récente circulaire promet le premier volume pour Octobre, je ne puis, jusqu'à la fin d'Août, consacrer que le jeudi tant à mes réponses qu'aux entrevues de jour. Jeudi prochain 6 Mars sera pris par le mariage dont le préambule fut inauguré le 12 Octobre. Le jeudi suivant j'aurai probablement une cérémonie secondaire. C'est pourquoi je dois aujourd'hui répondre à la lettre que je réçus hier de vous, afin d'éviter un ajournement inusité, qui pourrait vous inquiéter. Mais je vous répondrai très brièvement, étant fort pressé par quatre lettres, outre les visites.

Vos deux nouvelles objections n'étant qu'un vague et timide écho des précédentes, je vous renvoie à ma dernière lettre, en vous souhaitant la foi qui ne peut se donner, et sans laquelle l'amour avorte et l'espérance meurt.

Quant à votre projet de publication, il me parait utile et même opportun. Je crois M. Ingram et vous très capables de le bien exécuter. Mais je dois, à cet égard, vous laisser une spontanéité parfaite, et par suite une entière responsabilité. C'est pourquoi je ne puis aucunement vous guider, ni même vous contrôler là-dessus. Vous êtes d'ailleurs plus compétents que moi pour sentir quels sont les extraits les mieux adaptés au public britannique. Déjà j'ai refusé de prendre ainsi connaissance du manuscrit que M. Edger voulait d'abord me soumettre envers son récent opuscule.[1]

[1] "Modern Times: the Labour Question and the Family," by Henry Edger.

Il doit maintenant se féliciter de ma réserve, qui l'a laissé plus libre de donner à cet excellent essai le ton d'indépendante dignité qu'on y remarque, comme je le sais depuis l'envoi qu'il m'en fit le 28 Moïse, peu de temps après que MM. Fisher et Lonchampt eurent reçu leurs exemplaires.

En approuvant votre intention, je ne puis aucunement autoriser une publication anonyme, où se trouve directement violée la loi de responsabilité personelle que le positivisme érige en unique police de la presse normale, et même actuelle. On pourrait faire une telle traduction à mon insu, sans y mettre aucun nom. Mais, puisque mon aveu est spécialement demandé, je dois directement le refuser, comme contraire à des principes dont la violation serait plus nuisible qu'un tel travail ne peut être utile. Je regrette que votre milieu soit assez arriéré pour qu'on n'y puisse pas accomplir sans se compromettre un acte de digne adhésion à la philosophie du dix-neuvième siècle. Néanmoins, si vous en êtes là, ce que je m'abstiens spécialement de juger, il m'est impossible d'approuver une telle concession, et le silence me semble préférable à la faiblesse.

Ma décision est d'autant plus irrévocable que déjà deux précédents positivistes l'ont confirmée. Vous savez, d'une part, que M. Fisher traduit mon *Catéchisme*, et qu'il signe sa traduction. D'une autre part, on imprime maintenant à Paris, sous le titre *Réflexions synthétiques*, une sorte de recueil positiviste analogue, quoique plus court et plus original, à celui que vous projétez. Son auteur M. le baron W. de Constant, l'un de mes éminents disciples hollandais, et d'où provient le généreux patronage mentionné dès le début de ma septième circulaire, voulait d'abord garder l'anonyme. Néanmoins, comme il tenait à placer

cet opuscule sous mon approbation spéciale, il a dignement accepté la loi de la signature, sans laquelle il n'eût point obtenu ma sanction ; ce qui doit achever de vous convaincre que je ne saurais autrement agir envers vous.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXIV.—À M. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 24 Archimède, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

Un mot (*parcel*) dont je n'ai pas compris l'office dans votre lettre de dimanche, que je viens de recevoir, m'empêche de bien apprécier votre intention sur l'usage immédiat de celle qui s'y trouve incluse pour M. de Constant, qui, depuis vendredi dernier, a quitté Paris, où son séjour ne s'était prolongé qu'afin d'accomplir sa publication. Cette incertitude, et le désir d'éviter des frais superflus, me font provisoirement garder cette petite lettre jusqu'à ce que vous m'ayez déclaré si je dois l'envoyer à La Haye ou vous la renvoyer.

Je regarde l'opuscule de M. de Constant comme éminemment propre à seconder la propagande religieuse par le spectacle, aussi contagieux que salutaire, des convictions profondes et complètes d'un esprit très synthétique animé d'un cœur fort sympathique. Il me fournit un digne type des précieux secours que le positivisme peut désormais re-

cevoir des vrais praticiens, plus capables que les théoriciens d'agir sur les autres, sans aucune démonstration, d'après la seule expansion de leur foi plus pleine et plus ferme. Un pareil livre, écrit par une femme profondément convertie en Espagne ou bien en Italie, suffirait pour y transplanter notre ascendant, qui doit surtout aspirer à reconstruire la foi, seule issue d'une révolution commencée en la dissolvant.

Envers les populations protestantes, et spécialement chez vous, de tels exemples ne suffisent pas, quoique ils y puissent être fort efficaces. Il y faut des livres particulièrement adaptés à l'ensemble d'un passé qu'on y croit avoir déjà conduit la révolution occidentale vers son terme normal. Telle serait une *Histoire de la révolution anglaise au point de vue positiviste*, que j'ai déjà proposée à M. Congreve, mais que sa fausse position l'empêchera probablement d'entreprendre, quoique son talent y convient beaucoup. On y représenterait Cromwell et les siens sous leur vrai jour, comme les précurseurs de la révolution française, et celle-ci comme le prolongement de leurs aspirations à a régénération universelle. Un seul volume, de même étendue que chacun de ceux de la *Politique positive*, suffirait pour cette composition, également utile aux âmes avancées de France et d'Angleterre.

Votre *liberté légale* suscitant des entraves supérieures à celles de notre *esclavage officiel*, je comprends que le Professeur Ingram s'impose une réserve qui serait ici de la faiblesse, au sujet de la signature d'une publication positiviste. Je vous félicite d'avoir dignement pris la résolution de pratiquer, à cet égard, une règle inaltérable, pleinement compatible avec votre situation personnelle. Votre nom

suffira dans cette utile publication, et même il y sera préférable ; car je n'aime pas les livres attribués à deux auteurs, entre lesquels flotte la responsabilité.

Quant à votre question feminine, je crois qu'il vaut mieux laisser le mal se développer de manière à faire davantage souhaiter la solution réelle que d'y porter un palliatif apparent qui détournerait du vrai remède. Le temps est venu de mettre directement à l'ordre du jour occidental la réorganisation spirituelle, dont les conditions philosophiques et religieuses sont maintenant remplies, ce qui reduit la question à faire dignement prévaloir la doctrine universelle. Il faut donc utiliser toutes les occasions d'en manifester l'urgence, au lieu d'entretenir les illusions empiriques et métaphysiques par la vaine recherche de procédés légaux envers des maladies seulement susceptibles d'un traitement moral.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—J'oubliais de vous informer que j'ai récemment donné votre adresse à M. Alexander Ellis, digne positiviste d'Edinburgh (2, Church Hill, Morningside), en l'invitant de se mettre en contact avec vous. Dans une courte lettre que je viens d'en recevoir en même temps que la vôtre, il m'annonce que, à son retour d'un prochain voyage, il ouvrira cette relation, qui sera, j'espère, agréable et salutaire des deux parts.

XXV.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 3 César, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

Voici le reçu correspondant aux billets inclus dans votre lettre de dimanche, qui m'est parvenue hier. Une heure après, j'ai mis à la poste, avec les précautions indiquées, votre petite lettre pour la Hollande. J'avais, jeudi dernier, reçu les deux exemplaires de votre opuscule[1] ultérieurement réservés au même envoi quand l'occasion surgira.

Quant à M. Ellis, j'ignore sa position et sa profession, quoique je présume qu'il est entièrement libre. Je sais seulement qu'il a quarante-deux ans, et qu'il est fort occupé de spéculations mathématiques.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXVI.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 10 Saint-Paul, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

Votre lettre de samedi, que j'ai reçue hier, me fournit l'occasion de vous adresser les justes félicitations que

[1] "Modern Warfare," by H. D. Hutton.

j'annonçai, jeudi dernier, à M. Fisher, sur votre digne conduite à son égard. Je dois donc vous témoigner, ainsi qu'à M. Ingram,[1] combien je suis satisfait de la noble con-

[1] By Dr. Ingram's kind permission I print a letter addressed to him by Comte, which refers to this subject:—

À M. LE PROFESSEUR INGRAM, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 24 Charlemagne, 68.*
(10 Juillet, 1856.)

MONSIEUR,

Voici le reçu correspondant au mandat, déjà soldé, que renfermait votre lettre de samedi, qui m'est parvenue avant-hier. Je suis extrêmement touché des cordiales explications que vous avez cru me devoir sur l'avortement de la seconde visite que vous m'aviez annoncée. La brièveté de votre séjour à Paris, et les préoccupations spéciales qui devaient y prendre tout votre temps, ont pleinement motivé ce désappointement mutuel.

Je serai toujours prêt à recevoir cordialement les demandes d'éclaircissements que vous m'annoncez, et dans lesquelles je vois d'avance autant de confirmations de votre noble zèle pour la digne propagation de la doctrine universelle à laquelle est maintenant dévolue la direction générale de l'opinion publique en Occident. Mon temps est tellement réglé que, même pendant mes sessions de travail, comme celle ou je suis depuis le 1er Février, le jeudi reste entièrement consacré soit aux entrevues, soit à ma correspondance. Les dignes contacts privés m'ont constamment paru constituer un précieux complément de mon office public.

Il est de mon devoir d'utiliser cette occasion pour compléter les félicitations dont j'avais déjà chargé M. Hutton envers votre noble franchise dans la fraternelle consultation que mon éminent disciple M. John Fisher vous avait spontanément demandée sur sa récente traduction du *Catéchisme Positiviste*. En l'engageant à refaire un travail défectueux, vous l'avez dignement préservé d'un fâcheux début, qui pouvait même nuire à notre propagande britannique. Tout le monde s'est bien conduit dans cette occurrence délicate, les uns en donnant sans aucun vain détour, un utile conseil, et l'autre en l'accueillant avec une sincère gratitude, qu'il m'a cordialement témoignée.

Salut et fraternité,

10, Rue Monsieur-le-Prince. AUGUSTE COMTE.

sultation que vous avez tous deux prononcée sur sa demande,[2] avec une bienveillante franchise, sans aucun recours aux vaines et dangéreuses politesses qui pouvaient là compromettre la cause commune et même le précieux début de mon éminent disciple de Manchester, dont la derniére lettre me témoignait naïvement la reconnaissance qu'il vous doit à cet égard. Tout le monde s'est bien conduit dans cette occasion décisive, qui peut servir de type à la fraternité normale des vrais positivistes.

Je suis heureux d'apprendre que vous espérez faire bientôt une digne visite à mes éminents disciples de la Haye, de manière à rallier spécialement deux précieux foyers, qu'une récente publication[3] a mis en contact direct. Ces rapports personnels écrits et surtout verbaux, sont éminemment propres à développer ce qui manque le plus aux positivistes actuels, les sympathies mutuelles et la commune vénération envers leur chef, double condition principale de leur intervention sociale, graduellement invoquée par la situation occidentale.

Malgré leur vague et leur étroitesse, les abolitionistes américains me paraissent, comme à vous, spécialement disposés à goûter le positivisme. Néanmoins, leur tendance apparente vers les solutions purement morales ne doit pas vous empêcher de reconnaître combien ils participent aux préjugés universels sur les remèdes légaux. S'ils pouvaient jamais dominer, ils s'efforceraient d'installer politiquement

[2] This related to the revision of a MS. translation of the "Catéchisme Positiviste," made by Mr. Fisher.

[3] "Réflexions Synthétiques," par M. le baron Willem de Constant Rebecque.

une réforme qu'ils se bornent à demander moralement parce qu'ils sont actuellement opprimés.

L'incident que vous m'annoncez sur la récente invocation de mon autorité chez des praticiens britanniques a plus de portée qu'il ne semble. C'est une nouvelle confirmation spéciale de l'opportunité de notre avénement, surtout depuis que les aspirations sociales tendent à reprendre un nouvel essor par la terminaison, conforme aux provisions positivistes, de l'épisode militaire résulté de l'incident russe. Venant régler la vie humaine, tant privée que publique, d'aprés une doctrine maintenant complète, par un pouvoir purement spirituel, et purs de toute ambition temporelle jusqu'à ce que l'autorité politique nous soit dignement transmise, nous devons bientôt devenir les directeurs systématiques de l'opinion occidentale, en dominant une presse anarchique et rétrograde, si notre conduite individuelle est en suffisante harmonie avec notre mission collective, conciliante en fait, inflexible en principe.

Tout à vous,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXVII.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

Paris, *le jeudi, 10 Dante, 68.*

Mon cher disciple,

L'écriture, et même la rédaction de votre lettre du Juillet m'ont spécialement offert des difficultés que je renonce à surmonter. Je vais pourtant répondre, de mon

mieux, aux diverses questions ou demandes que je crois avoir assez comprises.

Je ne puis guère comprendre ce que vous désirez de moi pour votre visite en Hollande. Vous savez combien j'approuve ces contacts personnels entre mes divers disciples, et je suis heureux d'apprendre la réalisation de celui que j'avais ménagé de M. Ellis à vous. La première fois que vous projetâtes la course de la Haye, j'en avertis M. le comte de Stirum, qui m'en témoigna sa satisfaction. Puisque la même disposition existe chez M. le baron de Constant, j'ignore en quoi vous auriez ici besoin de moi, quoique je sois prêt à vous seconder à cet égard, si vous persistez à désirer mon intervention spéciale, qui me semble pourtant inutile. J'ai su par une voie indirecte mais certaine, que ces messieurs attendent votre visite pour Août, comme ils ont, en Juillet, celle de mon éminent disciple M. le capitaine d'artillerie de Blignières, en service à Douai.

Le projet que vous avez récemment formé, comme légiste, d'étudier nos tribunaux de commerce, mérite mon approbation spéciale, sans que je puisse aucunement vous procurer, à cet égard, des facilités personnelles. L'extension britannique d'une telle institution serait actuellement précieuse, pour faciliter l'élévation politique des chefs industriels, l'élimination des légistes, et l'abaissement de l'aristocratie.

Quelque habitué que je sois à l'inconséquence protestante, je n'avais guère prévu l'intercalation que vous m'annoncez des prétendus positivistes *sociaux* entre les soi-disant positivistes *intellectuels*, et les vrais positivistes *religieux*. Ma devise *Vivre au grand jour* ne saurait jamais admettre la

porte de derrière que vous me proposez envers ces étranges *penseurs*, auxquels je ne pourrais spécialement adresser, dans mes circulaires, qu'une flétrissure méritée dont je préfère m'abstenir. Je comprends peu que ces gens vous aient fait illusion sur leur sincérité, beaucoup moindre, à mon gré, que celle des prétendus intellectuels. Sentant que le positivisme s'accrédite, ils y veulent participer, mais sans s'imposer aucune charge, et surtout en développant l'arrogante fatuité qui dispose chacun d'eux à s'ériger en Bacon ou Descartes, pour juger la synthèse universelle sous la suprématie de leur étroite raison et de leurs mesquins sentiments, afin de prolonger l'interrégne spirituel, et de retarder l'avénement d'une discipline qui les effraie personnellement. Mais le positivisme systématise et développe la maxime purement empirique du catholicisme sur la liaison entre les erreurs de l'esprit et les vices du cœur ; je ne la laisserai pas chômer, et je vais de plus en plus l'appliquer à démasquer mes faux adhérents. Si vos prétendus *sociaux* étaient sincères, j'aurais seulement égard à leurs scrupules en décomposant mes comptes annuels en deux parties, l'une pour ma personne, l'autre pour mon clergé, quand l'état du subside dépassera ce qui m'est personnellement nécessaire, ce qui n'a jamais eu lieu jusqu'à présent, et n'aura certainement pas lieu cette année. Il a toujours été possible de coopérer au subside positiviste sans être aucunement adhérent à ma doctrine, puisque ma sixième circulaire fit un appel direct aux catholiques, et que j'ai publiquement honoré le concours de mes deux adversaires de New-York tant qu'il a duré. Les subterfuges de vos *penseurs* ne méritent donc que mon mépris, car les titres qu'ils me reconnaissent prescrivent

leur coopération, et pourtant ils la refusent de peur d'encourager ce qui leur déplait en moi, quoique je ne puisse me scinder pour contenter des gens fort satisfaits, au fond, si je mourais de faim, parce qu'ils sentiraient reculé l'avénement de la discipline qu'ils redoutent sans pouvoir s'y soustraire.

Quelques semaines avant de recevoir votre lettre j'avais spécialement fait à la Société Positiviste une annonce directement contraire aux ménagements que vous me demandez aujourd'hui. Dès 1841, je fis, dans une note du tome 5 de la *Philosophie positive* (p. 327) la déclaration de mon vœu, formé quinze ans avant, pour la concentration des discussions philosophiques et sociales entre les positivistes et les catholiques, en traitant, *d'un commun accord*, les protestants, les déistes, et les sceptiques, en un mot, tous les métaphysiciens, comme des brouillons incurables. Le moment est venu de réaliser ce vœu, même sans attendre la participation des catholiques, en pressant tous ceux qui croient en Dieu de se faire catholiques au nom de la logique et de la morale, tandis que tous ceux qui n'y croient pas seront poussés à devenir positivistes, sans admettre de tiers parti.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXVIII.—À M. H. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 17 Dante, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

Quoique l'annonce de votre visite de Septembre pût me dispenser de répondre spécialement à votre lettre de samedi, qui n'a rien d'urgent, je crois pourtant devoir aujourd'hui relever les méprises involontaires qu'elle contient envers ma réponse de jeudi dernier.

Il est très vrai que je possède, depuis longtemps, en Hollande, *sept* dignes disciples, qui réunis auront, cette année, fourni *treize cent francs* au subside positiviste, outre que, si quelque appel exceptionnel devient encore nécessaire, il sera surtout efficace auprès de ce noble foyer, comme précédemment. Mais je ne vous ai naturellement nommé que les *deux* que j'ai personnellement *vus*. Parmi les *cinq* autres, il en existe *deux* dont j'ignore même les noms, parce que je crois devoir scrupuleusement respecter le caractère anonyme de leurs souscriptions, qui sont pourtant considérables.

Je compte, en second lieu, parmi mes disciples français, deux légistes, l'un magistrat, l'autre avocat, qui fait aussi partie de la Société Positiviste, plus un jeune mais éminent banquier, que j'ai récemment inscrit parmi mes treize exécuteurs testamentaires. Néanmoins, j'ai dû vous avertir que je ne pouvais personnellement vous indiquer aucun intermédiaire spécial pour les observations que vous projetez à Paris sur nos tribunaux de commerce. Car la

résidence des deux premiers est Bordeaux, et celle de l'autre Épernay.

La plus grave de vos méprises concerne l'annonce hypothétique par laquelle j'ai dû vous répondre jeudi dernier envers une éventualité nullement réalisée jusqu'à présent. Vous rapportez aux *recettes* la division que je supposais envers les *dépenses* dans les comptes qui complètent mes circulaires annuelles. Je n'accepterai jamais de souscription dont l'emploi *spécial* me serait *imposé*, quoique je doive naturellement expliquer l'usage que je ferai de la partie du subside positiviste qui surpasserait mon entretien personnel, quand un tel excédant existera.

Malgré vos dernières explications, je trouve fort étrange qu'on se permette de me demander, par votre entremise, une distinction qui suppose un accroissement auquel on ne prend aucune part. Je ne puis réellement croire à la droiture d'esprit ni de cœur de quiconque procède ainsi dans une position comme la nôtre. Votre *penseur* me paraît un de ces vulgaires partisans de l'individualisme protestant ou sceptique, qui, sans vouloir ni pouvoir remplir aucune des conditions de compétence, se réservent de choisir souverainement entre les synthèses actuelles, ou plutôt de ne jamais choisir, afin de perpétuer un interrègne favorable à leurs prétentions indisciplinables. Mais la situation occidentale s'aggrave tellement qu'elle forcera bientôt les *éclectiques* à se prononcer entre les deux seules doctrines qui présentent un caractère organique. Il serait fort heureux que tous les protestants qui ne peuvent aujourd'hui devenir positivistes retournassent au catholicisme. Mais quoique cela ne soit pas possible, puisque leur inconséquence se lie à l'anarchie qu'il faut maintenant

guérir, les deux partis extrêmes peuvent au moins s'entendre pour flétrir tous les personnages équivoques, quand ils persistent à vouloir conduire une situation qu'ils ne comprennent pas. Je m'occupe d'instituer un tel concert, et je vous entretiendrai des mesures que j'ai récemment indiquées, sous ce rapport, à la Société Positiviste.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXIX.—À M. HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 17 Descartes, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

Dans votre lettre de dimanche, que j'ai seulement reçue hier, la transparence de votre papier a spécialement augmenté les difficultés que le grosseur de votre écriture et l'écartement de vos lignes me font ordinairement trouver à vous lire ; en sorte que, cette fois, je ne suis pas certain d'avoir tout compris. Je ne puis rien répondre de précis à la question vague qui termine cette lettre, et pour laquelle je vous renvoie à la *Politique Positive*, où j'ai suffisamment éliminé les conceptions intermédiaires entre la théorie et la pratique, ainsi qu'assez expliqué l'existence transitoire des légistes pendant l'interrègne spirituel qui caractérise la révolution occidentale. Sous chacun de ces

deux aspects, dont vous avez judicieusement senti la liaison, il n'est pas en mon pouvoir de suppléer à l'efficacité du temps dans un éclaircissement qui doit désormais résulter de vos propres méditations, puisque je vous en ai déjà fourni toutes les bases normales.

Une bonne lettre de M. Congreve m'a récemmement appris votre heureuse entrevue avec lui. Mais je vous remercie de m'avoir spécialement renseigné sur sa femme, que je suis fort aise de savoir spontanément disposée à ne pas le détourner du positivisme.

Voilà maintenant un mois que je suis entièrement quitte de mon nouveau volume, sans excepter la dédicace et la préface. Mais, l'impression n'ayant pas conservé la vitesse convenable, il ne paraîtra que vers le milieu de Novembre.

Ma disponibilité m'a déjà permis d'accomplir les trois lectures, portugaise, anglaise, et française, que j'avais exceptionnellement promises cette année. Celle qui vous concerne m'a beaucoup satisfait.[1] Vous avez dignement utilisé mes conseils de l'an dernier sur la nécessité d'éviter tout étalage théorique et de ne faire jamais sentir les principes que d'après leurs applications, suivant la nature des opuscules spéciaux.

Samedi dernier, un écrivain anglais, M. Herbert Spencer, est venu m'apporter, avec une lettre de son ami M. Chapman, vingt-trois livres sterling envoyées par celui-ci comme second produit de ma part dans les profits de la vente de la traduction de Madame Martineau. Cette somme est heureusement arrivée pour m'aider à combler, envers M. Thunot, mon reliquat de compte typographique avant la

[1] "Commercial Courts," by H. D. Hutton.

publication de mon nouveau volume, de manière à ne laisser, dans cette nouvelle opération, aucun arriéré. D'après la note de M. Chapman, je vois que, sur ces vingt-trois livres, dix-sept étaient déjà reçues à la fin de 1854, en sorte qu'il aurait réellement pu me les envoyer plus tôt, quoique je n'ai aucun doute sur sa loyauté.

Tout à vous,

Auguste Comte.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P.S.—Je n'ai nullement reçu le projet d'adresse que vous m'annoncez comme récemment envoyé de Londres.

XXX.—À M. H. D. HUTTON, À DUBLIN.

Paris, *le vendredi, 25 Descartes, 68.*

Mon cher disciple,

Votre lettre d'avant-hier m'a ce matin trouvé lisant, dans le *Morning Chronicle* du 6 Octobre que j'ai récemment reçu, votre intéressant supplément à l'utile opuscule[1] que vous avez écrit ici. Cette nouvelle occasion a spécialement fixé mon attention sur la précieuse réaction politique actuellement propre à la prochaine introduction des tribunaux de commerce en Angleterre. Dans le milieu le plus dominé par l'esprit de détail, cette innovation est éminemment propre à développer, chez les chefs industriels, le

[1] "Commercial Courts," by H. D. Hutton.

sentiment de leur dignité sociale et la tendance à régénérer le pouvoir temporel.

Je n'hésite point à donner mon entière approbation au judicieux projet que vous me soumettez sur une histoire positiviste de la législation anglaise. Exécuté convenablement, ce travail, outre son utilité propre et directe, doit heureusement réagir sur votre unité personnelle, en combinant les notions résultées de votre profession avec l'ensemble de vos convictions.

Quand mon nouveau volume paraîtra, c'est à dire dans une quinzaine de jours je présume, je me chargerai volontiers de vous adresser, par la poste, les deux exemplaires que vous me demandez pour vous et votre ami. Le vôtre vous coûtera seulement *six francs*, vu la remise d'un tiers que j'ai toujours faite à chaque membre de la Société Positiviste envers son exemplaire personnel de chacun de mes ouvrages. Je ne sais quel sera le prix du transport : mais il est maintenant devenu très modique.

Ma journée d'hier fut heureusement employée à lire le nouvel opuscule[2] (d'environ cent pages), reçu la veille, de M. Edger. Il y fait précéder le Calendrier positiviste d'une exposition, rapide mais satisfaisante, du positivisme religieux, dont les principales bases y sont assez caractérisées. Ce nouvel essai fait encore plus d'honneur que le premier,[3] à l'esprit synthétique de cet éminent disciple ainsi qu'à ses dispositions sympathiques.

[2] "The Positivist Calendar, with a brief exposition of religious Positivism," by Henry Edger.

[3] "Modern Times. The Labour Question and the Family," by Henry Edger.

Peu de jours avant, j'ai reçu, de l'Hollande, un exemplaire de la seconde édition du précieux opuscule[4] de M. de Constant.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

P. S.—La commission qui termine votre lettre concerne, sans doute, ce qu'on appelle ici le *Livre de poste*. Je prierai mercredi l'un de nos confrères de vous l'envoyer.

XXXI.—À M. HENRY DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 3 Bichat, 68.*

MON CHER DISCIPLE,

J'ai remis, hier soir, au docteur Foley la lettre que j'avais trouvée, le matin, incluse dans celle que vous m'écrivites samedi. Les deux exemplaires que j'ai récemment envoyés pour M. Ingram et vous ont chacun coûté deux francs de port, en sorte que leur prix total est de *dix-neuf* francs. Il suffit de m'envoyer cela dans le courant de Décembre, afin de concourir au payement promis à M. Thunot pour la fin du présent mois.

Après avoir lu deux fois le nouvel opuscule[1] de M. Edger,

[4] "Réflexions Synthétiques."

[1] "The Positivist Calendar, with a brief exposition of religious Positivism."

je l'ai finalement jugé supérieur à tout ce qu'on a jusqu'ici tenté sur l'exposition générale du positivisme. Cette appréciation sera spécialement signalée dans ma prochaine circulaire,[2] où je ferai dignement ressortir les trois publications par lesquelles les positivistes extérieurs ont noblement distingué l'année qui s'achève. Une telle production chez un disciple qui ne connaît ma doctrine que depuis quatre ans, confirme mon jugement antérieur sur son aptitude profondément synthétique, normalement due à sa nature éminemment sympathique.

Vous avez pleinement raison de regarder le positivisme comme tendant à relevér la dignité de l'esprit pratique auquel il subordonnera l'esprit théorique dans l'ensemble de mon traité final. Déjà le récent volume[3] doit profondément développer cette réaction chez tous ceux qui pourront le lire avec fruit, c'est à dire parmi les positivistes pourvus de connaissances mathématiques. La science la plus simple, la plus cultivée, et la plus orgueilleuse s'y trouve finalement appréciée à sa juste valeur, consistant surtout à former une suite de programmes à peine ébauchés et radicalement inaccessibles, de manière à laisser toujours insolubles la plupart des questions spéciales que l'antiquité s'etait immédiatement posées. Rien n'est plus vrai que la maxime du grand Frédéric, spontanément sentie par tous les éminents praticiens, sur l'inaptitude spontanée de l'esprit humain aux spéculations abstraites. Elles n'ont d'autre destination réelle que de procurer aux conceptions

[2] His eighth and last circular printed with the rest in Dr. Robinet's "Notice sur l'œuvre et sur la vie d'A. Comte."

[3] "Synthèse Subjective," tom. i., contenant le système de logique positive, ou traité de philosophie mathématique.

concrètes une généralité suffisante : au delà de ce but, elles deviennent autant inabordables qu'inutiles.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXXII.—À M. HENRY DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS, *le jeudi, 15 Moïse, 69.*

MON CHER DISCIPLE,

Votre lettre de dimanche, que j'ai seulement reçue ce matin, m'en annonce une antérieure de M. Ingram, qui ne m'est jamais parvenue. En vous répondant, au début de Décembre, je vous avais spécialement prié de m'envoyer, avant la fin du même mois, les dix-neuf francs dus pour les deux exemplaires que je vous adressai le 18 Novembre, afin que cette rentrée concourût au versement que j'avais projeté de faire à M. Thunot le 30 Décembre. Je regrette que vous n'ayez pas réalisé ce petit remboursement, auquel je me suis ainsi vu finalement forcé de suppléer en l'avançant sur ma caisse personnelle, celle de M. Thunot ne devant aucunement souffrir de votre négligence. Sans l'intervention hollandaise qui vint noblement dissiper mes graves inquiétudes pour la terminaison de 1856, cette minime avance m'aurait véritablement gêné. Ceux qui n'ont jamais été totalement dépourvus d'argent ne peuvent assez

comprendre le prix que vingt francs acquièrent dans certaines situations. Me voilà pareillement forcé de vous répéter la même remonstrance envers M. de Lombrail, auquel, sur sa demande spécialement motivée, samedi dernier, je remis à votre place les 19½ francs que vous lui devez pour divers envois, et qui, par conséquent, devront aussi me revenir de vous.

Ces explications nécessaires étant maintenant écartées, je vous félicite d'avoir dignement lié votre nom, et, par suite, votre religion avouée, à l'utile introduction, qui finalement réussira, des tribunaux de commerce en Angleterre. Hier, je reçus vos six exemplaires, dont je distribuerai cinq selon vos vues. Aujourd'hui, j'ai lu votre intéressante circulaire, où vous avez heureusement appliqué ma règle usuelle de *ne jamais vendre la vérité*, suivant votre noble formule. Si l'éminent *Gibraltar* de M. Congreve m'a surtout frappé par sa réaction nécessaire sur l'auteur, j'attends du vôtre un résultat équivalent. Il tend à vous confirmer dans la direction pratique que vous avez heureusement imprimée à votre apostolat positiviste, en renonçant, avec une sagesse, d'abord spontanée, puis réfléchie, à toutes prétentions théoriques.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

10, Rue Monsieur-le-Prince.

XXXIII.—À M. HENRY DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
le jeudi, 1er Aristote, 69.

MON CHER DISCIPLE,

Le principal objet de votre lettre de lundi, que j'ai reçue hier, mérite que je félicite M. Ingram et vous de la noble cordialité qui vous dispose tous deux à seconder l'intéressante publication de M. de Lombrail. Mais le degré de concours que vous m'indiquez me semble pleinement suffire, et vous ne l'excéderiez qu'en remplaçant la fraternité normale par un patronage inopportun. C'est pourquoi cette assistance se trouve normalement bornée aux opuscules secondaires, où les positivistes qui n'écrivent pas aident leurs frères plus hardis ou mieux placés, en développant des contacts également utiles à tous. Dans le cas de M. Edger, pour son importante traduction du volume final de ma *Politique positive*, cette fraternité collective serait naturellement insuffisante. Il faut alors attendre l'intervention du vrai patronage individuel, que cet éminent disciple espère, et je crois avec raison, trouver, peut-être bientôt, chez quelque Lombe[1] américain.

Quant à l'opinion que vous me demandez sur l'opuscule de M. de Lombrail, il était essentiellement indigne de publication immédiate dans l'état sous lequel il me fut d'abord soumis. Mais le jeune auteur eut le noble courage de le

[1] Mr. Lombe, who gave £500 for the publication of Miss Martineau's "Condensed translation of the Positive Philosophy," as stated in her Preface.

refaire entièrement d'après mes indications paternelles. Je l'ai soigneusement relu dans ce dernier état, et je l'ai finalement jugé digne d'être maintenant publié. Cette exposition manque de force et de profondeur. Néanmoins, elle indique une âme consciencieuse, dont les sincères convictions peuvent utilement ébranler un milieu sceptique.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

P.S.—Ma dernière circulaire fut récemment envoyée à M. . . . . sous la même double bande que votre exemplaire. Si, comme je concevrais aisément, il craint d'être ainsi compromis en la recevant . . . . il n'a qu'à m'indiquer une autre voie, soit en l'adressant à son domicile en ville, soit par votre entremise. Je pourrais aussi, s'il le préfère, l'envoyer sous enveloppe par la poste, suivant mon usage antérieur ; quoique nous devions mieux utiliser, ce me semble, l'heureuse libéralité finalement introduite dans les envois mutuels entre la France et l'Angleterre.

XXXIV.—À M. HENRY DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
le jeudi, 15 César, 69.

MON CHER DISCIPLE,

Voici le reçu correspondant au mandat, déjà payé, contenu dans votre lettre de jeudi dernier, qui m'est seulement parvenue avant-hier. Le fractionnement qu'elle m'annonce pour l'envoi du subside irlandais ne me suscitera

d'autre embarras que d'envoyer plus souvent en recette le mari de mon excellente Sophie.[1] Ce léger inconvénient sera plus que compensé par la multiplicité de mes relations directes avec les divers souscripteurs, dont un tel mode peut mieux satisfaire les différentes convenances individuelles.

Quant au manuscrit de M. de Lombrail, je n'en ai pas eu la moindre nouvelle depuis qui je l'ai définitivement remis à l'auteur. Je sais seulement qu'il n'est pas encore publié, mais j'ignore s'il le sera bientôt. Au reste, je saisis cette occasion pour vous annoncer qu'un autre positiviste français,[2] très supérieur, sous tous les rapports, à M. de Lombrail, élabore, en ce moment, à Rome, une sommaire exposition du positivisme, essentiellement destinée au public italien, d'après un plan qu'il m'a soumis, et que j'ai pleinement approuvé.

Malgré la difficulté de lire votre écriture, qui m'a fait presque perdre plusieurs phrases de votre lettre, j'ai pu suffisamment apprécier vos judicieuses explications spéciales sur l'avénement britannique des tribunaux industriels. Outre l'example que vous fournit Hambourg, l'amendement[3] que vous avez été finalement forcé d'introduire à votre projet initial me semble essentiellement prescrit par l'état arriéré du civisme de vos négociants. Le régime aristocratique les ayant plus détournés que les nôtres du vrai point de vue social, quoique leurs affaires soient, en général, plus considérables, je conçois que vous avez spécialement dû modifier l'institution française, dont la principale réaction

[1] Madame Sophie Martin, domestic of M. Comte.
[2] M. Sabatier.
[3] The introduction of a legal president associated with two industrial assessors.

politique se trouve ainsi troublée, mais seulement chez la nation qui n'a pas l'initiative et la responsabilité de la solution occidentale.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

P.S.—Je pense que vous apprendrez avec plaisir la grande résolution récemment arrêtée et directement proclamée par M. Congreve d'écrire et publier, dans trois ou quatre ans, l'important volume que je lui proposai, l'an dernier, sur l'histoire positiviste de la vraie révolution anglaise, afin d'établir la connexité sociologique des deux énergiques explosions républicaines respectivement personnifiées chez Cromwell et Danton. L'admirable opuscule sur *Gibraltar* suffirait pour me garantir l'aptitude décisive de mon éminent disciple à la digne exécution d'un travail destiné surtout à liguer les deux prolétariats dont l'union importe le plus à l'irrévocable terminaison de l'immense crise occidentale.

XXXV.—À M. H. DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
le dimanche, 11 Charlemagne, 69.

MON CHER DISCIPLE,

Votre intéressante lettre de dimanche dernier m'étant parvenue mercredi, je n'y puis répondre qu'aujourd'hui. Ce retard, inusité quoique minime, s'explique par une grave indisposition, liée à la funeste publication

indiquée à la fin de votre lettre, dont je dois ainsi renverser l'ordre.

La mort imprévu du sénateur Vieillard m'a subitement privé de mon plus ancien adhérent, qui seul avait dignement suivi l'ensemble de ma carrière, depuis mon opuscule fondamental de 1822. Aussi droit d'esprit que de cœur, sans être, sous l'un ou l'autre aspect, un homme vraiment éminent, il a surtout péché par une insuffisante énergie, qui l'empêcha de faire tout le bien qu'il souhaitait et que sa haute position finale aurait réellement permis. Néanmoins, outre mon chagrin personnel, sa perte m'a frappé comme gravement regrettable pour tous les vrais positivistes, surtout français, qui ne tarderont pas à sentir la lacune qu'il nous laisse, malgré son imparfaite conversion, trop marquée dans l'inconséquence funèbre d'un conservateur inhumé comme un révolutionnaire. Cette catastrophe me produisit une crise, d'abord morale, puis physique, qui, quoique dissipée en quelques semaines, me laisse plus accessible aux diverses influences perturbatrices, même à celles que, en tout autre cas, j'aurais aisément surmontées. Voilà comment je fus récemment atteint, d'après l'indigne conduite du sieur . . ., à l'occasion de sa déplorable compilation, d'une naissante inflammation du bas-ventre, que j'ai moi-même guérie, sans aucune intervention médicale, à mesure que s'achevait la corvée inouie que j'ai scrupuleusement accomplie en lisant, par des motifs exceptionnels, cette méprisable publication. Mais, quoique je me suis entièrement passé de médecin, je ne pourrai jamais oublier le touchant voyage expressément fait pour venir se mettre à ma disposition par le Docteur Robinet, auquel j'eus alors la satisfaction de déclarer que, malgré sa jeu-

nesse, il serait, dans un cas vraiment dangereux, mon unique médecin, comme seul capable de me bien comprendre, et, par suite, de concevoir et diriger l'ensemble du traitement d'une manière sagement conforme à ma nature. Je suis ainsi conduit à vous donner des éclaircissements devenus indispensables d'après l'étrange séduction qu'a momentanément exercée sur vous un vain appareil scientifique, et je vous prie de faire convenablement connaître ces renseignements aux divers positivistes britanniques, afin que je n'aie plus à revenir sur une odieuse et dégoûtante affaire, dont je me suis trop occupé.

Ce misérable est irrévocablement exclu de la Société Positiviste, depuis mercredi dernier ; une addition spéciale à mon Testament vient de l'écarter de mon convoi funèbre ; enfin, ma prochaine circulaire prouvera que le Grand-Prêtre de l'Humanité sait autant punir que récompenser, en flétrissant une conduite qu'il suffit de divulguer pour la réprouver. Si ce personnage s'était contenté de ne pas me faire hommage d'un exemplaire de son prétendu livre, je l'aurais cru seulement insensible aux convenances les plus usuelles. Mais il a d'abord réduit sa cotisation habituelle de cent francs à vingt-cinq, quoiqu'il soit maintenant dans l'aisance et doive richement hériter de son père ; il a systématisé cette réduction en déclarant que, si le taux de l'an dernier persistait, cela me procurerait *un véritable pouvoir temporel*. Voilà comment est finalement comprise l'indépendance du sacerdoce par celui qui jadis, quand il espérait en faire un jour partie, me reprochait de ne point assez insister, dans mes circulaires annuelles, sur le besoin d'étendre autant que possible le subside positiviste, afin de seconder l'essor des jeunes théoriciens. Enfin sa lettre de

mardi dernier a directement poussé l'aveuglement, l'insolence, et l'ingratitude jusqu'à me dire, "Vous aimeriez mieux que le positivisme restât, pendant toute votre vie, obscur et ignoré, plutôt que de percer sous une autre plume que la vôtre." Sa première lettre fut immédiatement suivie du renvoi de ses vingt-cinq francs, et du refus perpétuel de sa future cotisation quelconque envers un subside dont il méconnait ainsi la destination sociale. Après la dernière il fut ignominieusement rayé de notre liste, et je fis hier suivre la terminaison de ma lecture exceptionnelle par une lettre décisive qui termine nos relations quelconques. J'en ait gardé copie afin de la faire déjà connaître à ceux que cette affaire intéresse, et pour que mes exécuteurs testamentaires puissent la publier, dans ma *Correspondance générale*, sans avoir besoin de lui.

Telle est l'issue des contacts que mon indulgence initiale me fit malheureusement prolonger, pendant plusieurs années, avec un homme que j'ignorais avoir toujours été généralement regardé par ses camarades d'étude ou d'office comme ayant une intelligence extrêmement médiocre et n'offrant de vraiment saillant qu'une monstrueuse personnalité. Sans me faire aucune illusion grave sur son esprit radicalement dépourvu de force et de profondeur, je lui crus du cœur, parce que l'impulsion sociale de 1848 qui me l'attira soulevait son chétif altruisme, comme elle fit chez les pires types. Quand le public retomba, faute de principes et de chefs, dans sa torpeur apparente, ce jeune homme se dégrada bientôt sous l'essor croissant d'une exorbitante vanité théorique, que ses demi-convictions positivistes secondèrent au lieu de la contenir. Je ne pus suffisamment apprécier sa chute définitive que dans son

voyage de 1854, où, sous l'assistance de la coterie Littré, sa nouvelle attitude envers moi devint de plus en plus irrévérente et finalement hostile. C'est dans un état continu d'exaspération personnelle contre le fondateur de la doctrine qu'il prétend exposer qu'il vient d'exécuter, en dix-huit mois, sa lourde et prétentieuse compilation, sur laquelle il ne m'avait aucunement consulté, mais dont je l'avais indirectement détourné, d'abord parce que je blâme ces prétendues expositions générales, puis comme le sachant entièrement dépourvu d'un vrai talent d'expression, même orale. Il ne m'a réellement accordé que ce qu'il ne pouvait pas me voler, c'est à dire le fond des conceptions; mais il a scandaleusement pillé mes phrases sans aucune mention propre à détromper les lecteurs encore étrangers à mes ouvrages, tandis qu'il cite M. Littré pour le moindre mot emprunté. La déloyauté devient surtout appréciable dans sa Préface, qui cache au public l'existence, depuis cinq ans, d'un opuscule de propagande générale composé par le fondateur même du positivisme: ce drôle ne pouvait publiquement soutenir ce qu'il ose effrontément déclarer par ses lettres sur l'inefficacité radicale du *Catéchisme positiviste*, auquel il affirme, de son poste provincial, qu'aucune conversion ne fut jamais due.

Je suis vraiment peiné que mes meilleurs disciples puissent un instant préférer une composition sans conscience et sans talent à l'opuscule, non moins éminent d'esprit que de cœur, que M. Edger fit modestement surgir à l'occasion de notre Calendrier, en y mettant réellement quelques aperçus qui lui sont propres, tandis que le sieur . . . n'a pas même indiqué l'ombre d'une vue nouvelle. Outre que la plus longue partie de sa compilation est entièrement déplacée

dans une exposition soi-disante *populaire*, elle ne se trouve pas au courant du positivisme, puisque *l'auteur* n'a pas encore lu ma *Logique positive;* en sorte que, malgré ses études spécialement mathématiques, la partie correspondante de son *exposition* reste la plus arriérée, jusque dans le langage, comme si je n'avais aucunement avancé depuis 1830. Il ne fait essentiellement usage que de ma *Philosophie positive*, à la manière des prétendus positivistes qui, se qualifiant d'*intellectuels*, sont les moins intelligents de tous, vu l'insuffisant essor des seuls sentiments qui stimulent, fécondent, et soutiennent les vastes méditations. Un ouvrage pouvant souvent influer par les dispositions propres à l'auteur, indépendamment de la doctrine exposée, celui-ci ne peut que nuire en propageant l'étroitesse d'esprit et la sécheresse de cœur qui l'ont toujours inspiré. Pas la moindre indication sur l'avenir poétique du positivisme, pas même un mot d'hommage à "la noble dame dont tous mes vrais disciples chérissent et vénèrent la mémoire, parce qu'elle a dignement renouvelé la lumière de l'esprit par la flamme du cœur." Ses indications sur le régime, le dogme, et le culte de l'Humanité sont scandaleusement insuffisantes; en sorte qu'une telle lecture laisse essentiellement ignorer les principales notions du positivisme, religieux, moral, esthétique, théorique, et pratique. Ce roué vulgaire n'a vraiment trouvé quelque verve que pour maudire sa mère et son père en délayant, hors de toute mesure, une demie-page de mon *Catéchisme*, dans une diatribe radicalement déplacée, qui tient plus de place que sa soi-disant exposition du culte positif!

On ne peut aucunement accomplir des applications spéciales du positivisme sans y mettre du sien, et cet effort

suffit pour garantir la sincérité des convictions ainsi manifestées ; un travail comme celui du sieur . . ., outre qu'il n'exige aucun talent, ne constate aucune conviction réelle, vu la déplorable faculté que procurent les études actuelles, autant à l'École Polytechnique que dans les colléges littéraires, d'exposer ce qu'on ne comprend point. C'est pourquoi ma prochaine circulaire arrêtera cet imminent déluge d'*expositions générales*, qui n'ont de valeur effective que *comme actes de foi publics*, dont M. de Constant a noblement pris l'initiative décisive, bientôt suivie d'une équivalente manifestation de M. Sabatier, élaborant à Rome un opuscule aussi court que l'*Appel aux conservateurs*, et capable d'agir sur la meilleure partie du milieu révolutionnaire, où, malgré sa jeunesse, l'auteur possède un véritable poids social. Au point actuel de l'essor positiviste, c'est du sentiment et de l'imagination que dépend son ascendant, et le raisonnement sera désormais secondaire : la doctrine et le sacerdoce ayant irrévocablement surgi, nous n'avons plus à *démontrer* leur nécessité, comme je le fesais avant leur existence en 1826, où mon opuscule initial sur le pouvoir spirituel suscita, quelques semaines après, des articles de revue très supérieurs à la vulgaire tartine qui pourtant forme la moins mauvaise partie du livre . . . sans cependant constater une conviction qui changera radicalement quand ce drôle aura suffisamment reconnu l'impossibilité de devenir, malgré moi, membre du sacerdoce positif. Tous mes disciples assez indépendants peuvent déjà seconder l'installation du pontificat décisif en plaçant, sur leurs lettres, la suscription *extérieure*, maintenant familière à cinq d'entr'eux ; *Au vénéré Grand Prêtre de l'Humanité ;* manifestation spécialement frappante

sous les armoiries papales, d'après la correspondance mensuelle de M. Sabatier ; suffisamment multipliée, cette adhésion publique aurait plus d'efficacité que toutes les prétendues expositions générales, surtout destinées à satisfaire la sotte vanité de leurs *auteurs*. Nos principaux ennemis sont, au fond, les faux auxiliaires graduellement groupés autour du rhéteur usé que le positivisme a passagèrement décoré d'une auréole de penseur ; leur secret programme, étourdiment divulgué, dès 1854, par un complice bavard, est "*Il faut désormais développer* (c'est-à-dire *exploiter*) *le positivisme en dehors de* (c'est-à-dire *contre*) *son fondateur.*" À cette coterie vont bientôt aboutir tous ceux qui, voulant prolonger l'interrègne spirituel, afin de maintenir l'indiscipline qu'ils chérissent, sont pourtant convaincus que les doctrines métaphysiques sur lesquels ils l'appuyaient se trouvent maintenant épuisées, en sorte qu'il ne peut plus durer que sous couleur positive, en feignant d'adopter la Religion de l'Humanité pour mieux entraver l'installation pontificale qui peut seule réaliser sa destination morale et sociale. Tels sont les roués qui, du moins en France, vont prôner la compilation . . . . en proclamant mes livres essentiellement inintelligibles, quoique mes phrases deviennent suffisamment claires, quand elles sont textuellement pillées en écartant les intermédiaires explicatifs et coordinatifs : voilà le seul motif de l'exception pénible que vient de subir mon régime cérébral, et que n aurait point obtenue un écrivain plus estimable.

Quant à M. de Lombrail, j'ai beaucoup blâmé le mode de publication qu'un puéril empressement l'a forcé d'adopter pour un opuscule que je n'aurais nullement examiné si j'avais cru qu'il dût paraître ainsi, dans une mauvaise

revue métaphysique, par fragments espacés d'un mois, de façon à n'être vraiment appréciable qu'au bout de sept mois; mais, réciproquement, ce motif aurait dû vous interdire un jugement immédiat, que la lecture complète eût spontanément modifiée. Sans force et sans profondeur, comme le sieur . . . . , M. de L. a du moins le mérite de n'y pas prétendre; de plus il est réellement honnête et vénérant, de manière à susciter chez ses lecteurs de bons sentiments envers le pontife dont l'installation constitue aujourd'hui le principal devoir des vrais positivistes. Lorsque son opuscule vous sera totalement connu, la fascination scientifique du sieur . . . . sera d'ailleurs dissipée, et rien ne vous empêchera de reconnaître que, quoique j'aie d'abord détourné M. de L. de toute tentative d'exposition générale, son travail est réellement supérieur à l'autre, conformément à la soumission qu'il a dignement montrée en le refondant suivant mes avis, au lieu de *démontrer* sa perfection immédiate. J'ai pourtant besoin que l'on sache que je n'ai jamais entendu, par ma bienveillante critique, me rendre aucunement responsable de la doctrine ainsi publiée. Si M. de L. a dit autre chose dans sa *Préface*, qu'il ne m'a nullement soumise, je la désavoue sans la connaître. Relativement à l'étrange hérésie qui vous a justement choqué, j'ignore comment ce jeune homme a modifié sa rédaction depuis six mois que je lui rendis son manuscrit; je puis seulement vous dire que, son premier manuscrit ayant ridiculement exagéré l'ascendant de l'Humanité sur ses organes, au point de réduire les grands hommes au pur automatisme, je le remis vigoureusement dans la vraie voie, qu'il a peut-être dépassée en sens inverse. Une appréciation aussi délicate que celle de la

véritable influence du Grand-Être sur ses personnifications et de la part nécessairement propre à celles-ci, peut facilement susciter des déviations qui n'ont pas de gravité dans l'essai d'un disciple, quand chacun sait que le maître n'a jamais recours à d'autres plumes que la sienne pour promulguer ses conceptions ou perfectionnements quelconques. Cette difficile question sera systématiquement traitée dans mon volume de l'an prochain. Bornez vous maintenant à remarquer la notable diversité de l'attitude propre aux personnifications du Grand-Être suivant qu'elle concerne les deux éléments subjectifs ou l'élément objectif de l'Humanité. Toujours soumis à la Priorité d'où tout leur vient et respectueux envers la Postérité qui les jugera, les grands hommes peuvent souvent être disposés, surtout dans les principales transitions, à dédaigner, et même mépriser, sauf exceptions individuelles, le Public, quand il les entrave au lieu de les seconder, quoiqu'ils doivent toujours l'aimer, le plaindre, et le servir en le dominant au nom de l'avenir et du passé.

Malgré leur nature très judicieuse, vos autres questions sont essentiellement prématurées: attendez mon volume de 1858, sans pourtant arrêter le cours spontané de vos propres meditations. Je puis néanmoins vous dire que la transformation de *l'Imitation* en y remplaçant Dieu par l'Humanité ne me semble pas comporter une digne exécution publique, malgré son utilité privée pour tous les vrais positivistes. Si l'expérience n'a pas spontanément éclairé M. de Constant à cet égard, je m'efforcerai de le détourner d'un travail qui doit souvent susciter des interprétations forcées ou vicieuses, puisque la synthèse catholique doit naturellement offrir des conceptions uniquement adaptées

à sa nature, comme le montre tout le dernier livre de *l'Imitation;* en sorte que la *transformation* serait finalement réductible à de simples extraits, et dès lors privée d'une grande efficacité sociale. En général, mes disciples quelconques devraient plus parler qu'écrire.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

XXXXVI.—À M. H. DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
(*Le mardi, 20 Charlemagne 69*).

MON CHER DISCIPLE,

Votre petite lettre de samedi, reçue ce matin, ne contenant rien à quoi n'ait d'avance répondu ma longue lettre du précédent dimanche, je me serais, en temps ordinaire, dispensé d'y répondre. Mais, aujourd'hui, comme vous me savez malade, je craindrais que mon silence vous fit spontanément supposer ma santé plus troublée qu'elle ne l'est réellement. Sachez donc que maintenant je suis en pleine guérison, sauf la sévère diète que je dois encore prolonger un peu, quoiqu'elle fasse naturellement durer la maigreur et la pâleur survenues. La grande préparation méditative à laquelle j'ai complètement voué la présente année a déjà repris son activité normale.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE.

XXXVII.—À M. H. DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
(*Le mardi, 27 Charlemagne 69*).

MON CHER DISCIPLE,

Je suis malheureusement forcé de dissiper l'assurance exprimée à la fin de votre lettre de vendredi, reçue ce matin. À vrai dire, je n'ai jusqu'à présent recouvré que le point principal, la pleine activité normale de la grande préparation méditative à laquelle j'ai totalement voué l'année actuelle. Ma nourriture quotidienne se borne encore à trois verres de lait suivis d'un potage, aux intervalles de deux et quatre heures. L'inappétence et l'amaigrissement continuent, ainsi que la petite fièvre nocturne. Si dimanche je n'ai rien gagné de décisif, j'ai finalement résolu d'écrire à l'excellent docteur Robinet pour réaliser ma cordiale acceptation de l'offre généreuse qui suscita sa touchante visite du 20 Juin, mais alors j'espère, d'après une exposition claire, précise, et complète, le dispenser du voyage, et lui permettre de se contenter d'une consultation écrite.

Le second feuillet[1] de ma courte réponse satisfait votre vœu touchant. En approuvant votre naissant recueil de maximes vraiment caractéristiques graduellement émanées de tous les temps et de tous les pays, je vous invite à le compléter et systématiser. Alors il pourrait vraiment réaliser le projet que j'ai plusieurs fois indiqué devant la Société Positiviste, depuis cinq ou six ans, et qui convenait

[1] The leaf here referred to is an autograph, which is reproduced on p. 119.

surtout au malheureux Jundzill, pour composer un utile volume durable, publié sous le titre de : *Les oracles spontanés de l'Humanité.* Je suis d'avance persuadé que les poëtes et les femmes en fourniraient la meilleure partie. Dante m'a toujours paru plus fécond en véritables sentences décisives que même Thomas à Kempis : leur lecture journalière me fait de plus penser ainsi ; parce que l'un était plus près que l'autre du moyen âge, quoiqu'il ne le comprit pas.

Mon heureuse dédicace[2] au vénérable Daniel Encontre n'a réellement modifié mon opinion sur le protestantisme qu'envers les protestants français, en me fesant mieux apprécier la réaction sociale, aujourd'hui développable, de la position exceptionnelle qui les priva de la domination indispensable à leur secte. Néanmoins, je suis pleinement convaincu que les dignes protestants de tout genre figurent, à divers dégrés, dans le véritable parti de l'ordre, que le positivisme vient irrévocablement constituer : les déistes, les athées, et les sceptiques, surtout les deux extrêmes de ces trois groupes, doivent seuls être définitivement renvoyés au parti du désordre, dont ils sont les vrais meneurs actuels. En approuvant la plupart de vos remarques sur le protestantisme, j'excepte celle qui concerne la *Bible ;* la substitution de cette dangereuse lecture, dont la vraie valeur est purement historique, à celle de *l'Imitation*, constitue une rétrogradation anarchique.

Puissiez-vous, mon cher disciple, toujours croître en

Vénération et Dévouement !

AUGUSTE COMTE.

[2] This Dedication is prefixed to the "Synthèse Subjective," tome i.

LEAF REFERRED TO ON PAGE 117.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince),
le Mardi 27 Charlemagne 69 (14 Juillet 1857).

{ Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement !
{ Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.
Clotilde de Vaux.

{ L'homme devient de plus en plus religieux.
{ La soumission est la base du perfectionnement.

Auguste Comte

Fondateur de la Religion universelle,
et premier Grand-Prêtre de l'Humanité.

Né le 19 Janvier 1798, à Montpellier

XXXVIII.—À M. H. DIX HUTTON, À DUBLIN.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince),
(*le samedi, 3 Dante 69*).

Mon cher disciple,

Je ne puis mieux témoigner combien je suis touché de votre cordiale sollicitude qu'en fesant une réponse immédiate à votre affectueuse lettre d'avant-hier, reçue ce matin. L'amélioration décisive que j'attendais a commencé dès hier, grâce au surcroit de sévérité de ma diète pendant les deux journées précédentes, où j'ai strictement borné ma nourriture quotidienne à cinq verres de lait, bus à deux heures d'intervalle. Comme l'inappétence et la fièvre nocturne ont ainsi cessé, j'éviterai l'appel que je comptais demain faire au noble docteur Robinet, et j'acheverai ma guérison sans aucune intervention médicale: recommençant à manger un peu d'aliments succulents, j'aurai bientôt réparé le grand amaigrissement rapidement survenu, plus même au corps qu'à la face; car il est surtout résulté de mon extrême sobriété continue, qui, réduisant l'alimentation normale au minimum convenable, doit ainsi réagir quand la diète devient presque totale.

Toute médication réelle étant nécessairement individuelle, surtout chez les natures très prononcées, les moyens que vous me proposez pour consolider mon rétablissement ne sauraient aucunement convenir à mon cas. J'ai complètement voué la présente année à la grande préparation méditative qui, depuis quinze jours, a pleinement repris son activité normale, notablement altérée, quoique jamais suspendue, pendant les trois semaines précédentes. Ma *Synthèse subjective*, constituant ma construction finale, où les imperfections quelconques deviennent essentiellement irréparables, toutes celles que pourrait éviter un meilleur emploi de mon temps me seraient justement reprochées par la Postérité. C'est pourquoi, dès le début de cette année, j'ai systématiquement abandonné le projet de visite à mon vieux père, que j'avais inconsidérément formé deux ans auparavant; cette pieuse diversion se trouve ainsi renvoyée après l'entière terminaison de ma *Synthèse subjective*, c'est à dire en 1862, quoique je ne puisse guère espérer qu'il vive jusqu'à là: toute autre diversion m'est, à plus forte raison, interdite.

D'après l'état présent du subside positiviste en 1857, j'ai tout lieu d'espérer que, malgré l'ignoble vœu de Douai, son ensemble atteindra, sans aucun appel spécial, le taux alors exceptionnel, et désormais normal, qui ne fut réalisé, l'an dernier, que par suite d'efforts supplémentaires, assistés d'une puissante intervention inattendue de l'admirable munificence hollandaise. Vous n'avez donc à concevoir aucune inquiétude pour moi sous cet aspect, quoique votre souscription soit jusqu'ici la seule arrivée d'Irlande cette année.

Continuez, mon cher disciple, à croître en

Vénération et Dévouement,

Auguste Comte.

XXXIX.—À M. H. DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
(*le mercredi, 28 Dante 69*).

MON CHER DISCIPLE,

Votre touchante dépêche télégraphique d'hier m'a déterminé à négliger l'affectueux conseil qui termine la lettre arrivée, par la poste, quelques heures auparavant, en vous fesant, malgré ma grande faiblesse physique, une courte réponse immediate.

Sans être encore rétabli, je suis en vraie convalescence de la plus grave maladie que j'aie jamais subie depuis trente ans, et que je me félicite d'avoir seul traitée, après avoir successivement écarté, suivant une courte épreuve, toutes les parties de l'unique consultation que j'avais demandée à M. Robinet: en sorte que je suis seul responsable. La crise décisive consista, le dimanche 26 Juillet, en un copieux vomissement spontané de pur sang: sans effort ni douleur, j'en perdis, en cinq minutes, plus d'un demi-litre. Ce qui d'abord effraya les préjugés médicaux commença, dès le lendemain, la convalescence. Mais cette rude solution naturelle, combinée avec la sévère diète sur laquelle j'avais surtout fondé mon traitement, produisit une extrême faiblesse physique, qui maintenant constitue mon seul trouble essentiel. Elle diminue journellement, depuis que je mange un peu de viande, principalement du bœuf; et je compte cesser de m'aliter lundi prochain.

L'irrationalité de l'art médical résulte de ce que les conceptions y restent toujours collectives, tandis que les applications y deviennent toujours individuelles: en sorte que l'harmonie mutuelle demeure essentiellement fortuite, comme l'indiquent les dissidences habituelles des divers médecins à l'égard des moindres cas. Or, leur appréciation n'est pas plus normale que leur médication: ce qui les dispose à s'effrayer ou se rassurer mal-à-propos. Ils ne sont vraiment compétents qu'envers les renseignements *spéciaux* sur les symptômes et les moyens; mais sans pouvoir jamais embrasser le véritable ensemble du traitement, ni même du jugement.

Due à l'ignoble conduite d'un faux disciple, ma maladie me procure une précieuse compensation en manifestant, par de nombreux et touchants exemples, les sentiments de dévouement et de vénération restés jusqu'ici latents chez les meilleurs positivistes, auxquels il ne manque ainsi que plus de fraternité mutuelle. Suivant ce progrès décisif, si notre dictature actuelle peut encore durer dix ans, elle installera mes triumvirs.

Agréez la paternelle gratitude que m'inspire votre filiale sollicitude.

AUGUSTE COMTE.

XL.—À M. H. DIX HUTTON, À DUBLIN.

PARIS (10, rue Monsieur-le-Prince),
(*le mardi, 6 Guttemberg 69*).

MON CHER DISCIPLE,

Vous vous trompez en regardant ma maladie comme ayant jamais offert une rechute: seulement l'empirisme médical avait ainsi qualifié la crise décisive qui, malgré sa rudesse, commença ma longue et pénible convalescence. Je suis maintenant fatigué des lettres qu'on m'adresse sur ma santé, parce qu'elles me poussent à des réponses inopportunes. C'est pour la dernière fois que je vous en parle, ayant, depuis vendredi, cessé de m'aliter, et me promenant dans mon appartement, dont l'ampleur permet un suffisant exercice de convalescent. Quant aux banales recommendations sur les voyages et le séjour rural, j'ai déjà transmis à M. Robinet les explications spéciales qui me font une loi scrupuleuse de ne jamais quitter Paris jusqu'à l'entière publication de ma *Synthèse subjective.* Épargnez moi donc, à cet égard, une insistance entièrement inutile et bientôt indiscrète.

Je vous souhaite, mon cher disciple, un accroissement continu de

Fraternité, Vénération, et Dévouement,

AUGUSTE COMTE.

Fondateur de la Religion universelle, et Grand-Prêtre de l'Humanité.

APPENDIX A.

PERSONAL RECOLLECTIONS OF AUGUSTE COMTE; BY AN ANONYMOUS CONTRIBUTOR TO 'CHAMBERS'S JOURNAL' OF THE 19TH OF JUNE, 1858.

As through the narrow portal the poet approaches the Elysian fields, so in seeking to give a slight sketch of one of the greatest intellects of his generation, the writer is forced to refer to circumstances of his own insignificant existence.

In 1836, when the world was still young to me, or I to it—algebraically if not otherwise identical positions—fretting under the fancied insufficiency of private tuition in England, with hard prayers I wrung from my parents permission to continue the studies preparatory to going to the university, in Paris. Here, in each branch of the education sketched out for me with no sparing hand, I was consigned to the care of the first professors of the day. Long afterwards I learned with wha difficulty the lessons of one of these had been obtained; but youth though I then was, I still felt, indistinctly indeed, their value. This tutor, whose last mathematical pupil I was, was Auguste Comte.

Daily as the clock struck eight on the *horloge* of the Luxembourg, while the ringing of the hammer on the bell was yet audible, the door of my room opened, and then entered a man, short, rather stout, almost what one might

call sleek, freshly shaven, without vestige of whisker or moustache. He was invariably dressed in a suit of the most spotless black, as if going to a dinner-party; his white neckcloth was fresh from the laundress's hands, and his hat shining like a racer's coat. He advanced to the arm-chair prepared for him in the centre of the writing-table, laid his hat on the left-hand corner, his snuff-box was deposited on the same side, beside the quire of paper placed in readiness for his use, and dipping the pen twice into the ink-bottle, then bringing it to within an inch of his nose, to make sure that it was properly filled, he broke silence: "We have said that the chord *AB*," &c. For three-quarters of an hour he continued his demonstration, making short notes as he went on, to guide the listener in repeating the problem alone; then taking up another *cahier* which lay beside him, he went over the written repetition of the former lesson. He explained, corrected, or commented, till the clock struck nine; then, with the little finger of the right hand, brushing from his coat and waistcoat the shower of superfluous snuff which had fallen on them, he pocketed his snuff-box, and resuming his hat he, as silently as when he came in, made his exit by the door, which I rushed to open for him. This man of few words was the Aristotle or Bacon of the nineteenth century.

Thus for a year I daily sat a listener, not always attentive, and to the last but dimly conscious of the value of lessons which I can never forget in their higher meaning, though the angles and curves which they explained have long since become to me more meaningless than hieroglyphics.

One would think that such a teacher, gliding in and out

like a piece of clock-work, without an interchange of any of the gentle courtesies of life, would raise only a repulsive feeling in his pupil. It was in vain I tried to break through the coldness of our relations, to establish that little preliminary gossip in which I have found some teachers too ready to employ all the time of their lesson. He seemed to say that he had nerved himself to a disagreeable duty, and that nothing should turn him from it. Only twice did I even succeed in gaining proof that he had something mortal in his composition. I had been six weeks under his tuition, and still persisted, with more, perhaps, of malice than of ignorance, in using the most abominably ungrammatical French in my written repetitions of his lectures. One morning he lost patience at some solecism more excruciating than usual; and laying down his pen, he turned to me, and said: "Why do you persevere in writing such barbarisms?" "You know I am a foreigner," said I; "how should I do better?" "You can at least do better than this: write as you speak;" and he resumed his pen, correcting every fault of language. From that day there were few grammatical blunders in my papers. Once again, and this time less wilfully, I encountered the same mild anger. I was at the time studying very hard, generally thirteen hours a-day of book-work—a folly bitterly expiated and repented since—and I was seldom in bed till after midnight. One black wintry morning, after harder work than usual, I nodded over the lecture. With no straining of the ears could I drink in the sense, with no forcing of the eyelids keep them open. I dared not rise and take a few turns in the room, for this would have been a violation of our habits. So I sat till the humming of the voice, and

the scraping of the pen, acted like a lullaby, and I was already three parts asleep, when suddenly a change of tone aroused me, and the words, "But you sleep," recalled me to myself, only to see my tutor stalking out of the room, while I vainly tried to catch and appease him. The next day he resumed the lesson where he had left off on the one previous to my nap; but not a word of reproach was uttered, or of apology allowed, by the insulted sage.

From that day I began to love him. Cold or abstracted as he seemed, the intellectual giant henceforth won almost imperceptibly on the youth. I could not feel, much less measure his greatness; but I acquired an interest in the dry science he taught me; and had I continued under his charge I might have become a mathematician. I had been taught to fear, not to revere my masters; if I had a liking for any, it had been in proportion to his laxness; and I now found myself half unconsciously, and quite unaccountably, gliding into a sort of affection for the most unapproachable, the most uncongenial of them all. I was then the most unreasonable of boy-mortals. I cannot, therefore, suppose that this feeling was due to the sway of pure reason over my mind; I can only think that it arose from an instinctive perception of the smothered kindliness which entered so largely into his composition.

I returned to England to "keep halls," and devote myself to a new range of studies—stigmatised, I believe, by my masters and pastors as pure idleness, because not set down in their books; and it was two years before I was again in Paris. By that time I had become acquainted with what was published of the *Philosophie positive*. From its pages I had learned that my old tutor was a great man,

though hardly yet a celebrated one. I had learned to contrast his earnestness with the *laissez faire* of others; and a visit to him was one of the first pleasures which I promised myself in the capital most fertile in pleasure to youthful visitors. Mindful of the showers of snuff which had too often attacked my sternutatory muscles, I carried him a Cumnock snuff-box, with one of our Ayrshire pebbles in the lid, and was delighted to find it graciously accepted. He put it at once into a drawer of his writing-table, and then told me that he had given up the use of snuff. He said that he had withdrawn entirely from the world, to devote himself without distraction to the politics of his philosophy—that he no longer even read the newspapers, and had weaned himself from every superfluity.

It was not till 1851 that I again saw him. He was then the acknowledged chief of a school, and renowned, if not admired, among all thinkers. I had some little trouble in finding his abode, and it was with a beating heart that I pulled the bell-string. An old gentleman in a dressing-gown, with a black neckerchief strung round his throat, opened the door. I almost thought I had misunderstood the porter's directions. "Monsieur Comte?" I inquiringly said.

"It is I, sir," was the answer.

The change in his appearance intimidated me, and I hesitatingly mentioned my name. At once he put out his hand, and drew me into his sitting-room. Here I was able to remark the wonderful change which had come over his expression since we had last met. He now reminded me of one of those mediæval pictures which represent St. Francis wedded to Poverty. There was a mildness in

those attenuated features that might be called ideal rather than human; through the half-closed eyes there shone the very soul of him who had doubted whether he had anything more than intellect. "I did not recognise you," he said, opening a drawer; "but I think of you almost daily. See, I still have your box, and I keep my seals in it, so that I am often reminded of you." He spoke unreservedly of the honourable poverty to which the last revolution, in depriving him of his modest competence, had reduced him, and he told me how the generous sacrifices of some of his disciples had relieved him of the cares of material existence.

He indulged me with a long conversation, every word of which filled me with fresh wonder. He was no longer the rigid thinker, regular and passionless as mechanism; he seemed to have renewed his youth, to have added something to his former self, but how or what I could not at the time imagine. In terms unintelligible to me he referred to relations which had given impulse to his affections; he spoke with enthusiasm of the Italian poets, and of Shakspeare and Milton, whose works he had learned to read in the original; and—O surprise!—taking from his chimney-piece a well-thumbed copy of the *Imitation*, he said: "I read some pages of this book every morning."

I already had had cause to suspect that under that frigid mask which he wore in earlier years an impulsive nature and warm affections were concealed; I had heard at the time that the little keepsake I had brought had pleased him so much, that in speaking of it a few days afterwards his eyes glistened; I understood, therefore, that far within him was a loving soul; and I now learned, from a book

which he gave me, the story of how he had found and lost the counterpart, the other half, which he had so long sought. The history of the platonic love to which he owed the late development of his affections is a strange one, and the story of its heroine one of the saddest in the history of crime.

Madame Clotilde de Vaux was the wife of a man whose misconduct had brought upon him a condemnation to the galleys for life. If not the original of the *Maître d'Ecole* in the *Mysteries of Paris*, his career had been too similar to the one so hideously drawn by the novelist. This lady united to youth and an unspotted reputation a poetic temperament and literary talents of a high order. She was pining in cheerless solitude, neither wife nor widow, a state void of hope, and incapable of forgetfulness, when she met Auguste Comte, the man of austere morals and unengaging manners, but towards whom she felt the secret attraction I have spoken of. The acquaintance quickly ripened into a friendship, which before long became an absorbing though platonic passion. It was she who had opened to him the treasures of poetry; she was the Beatrix who awoke in him the feelings of affection, and under whose guidance he trod the ideal world of Shakspeare and Dante.

> "So greatest and most glorious things on ground
> May often need the help of weaker hand."

It was a friendship late found and early lost, for the lady was cut off in the prime of her years. But her influence did not cease with life; her image haunted him like a celestial vision for the remainder of his days. In her he

imagined that he had seen humanity carried to that highest perfection which he believed to be the end of our destiny, and he united her in his prayers with his mother and a female servant who waited on him to the last.

To one who had known Auguste Comte in former days nothing can be more striking than the terms in which he writes of all these in the preface to his *Positivism:* his self-reproaches for his want of tenderness—he had never failed in duty—towards his mother, his unbounded veneration for his St. Clotilde, and his respect for the enlightened ignorance of his unlettered servant, afford a psychological study as curious as it is touching.

In the beginning of last September I was again in Paris. As soon as I had fixed myself in lodgings in the same studious quarter in which I had first known him, I sought out the abode of my old master. It was an autumn evening when I stumbled into the gloomy *porte cochère* of his house. The porter was sitting on the sill of his lodge, knitting a worsted stocking in the twilight. "Is it here that Monsieur Comte lives?" was my question. "Yes, sir," answered the man, without rising or lifting his eyes from his work. "Is he at home?" "He was buried this afternoon."

I never received a greater or more unexpected shock. His temperament and his healthy habits seemed to promise a long career; and the last time I had talked with him he had been speaking of the employments he had marked out for his old age, when he should be no longer capable of working at his philosophy, for he had rigorously determined the period when he should retire from what he considered his apostolate.

I shall neither defend nor criticize his system. It is a

subject too abstruse for these pages, and to which I could not do justice. That it contains many truths, that it is a wonderful monument of a wonderful mind, few or none will deny, but fewer still will be found to accept his philosophy as a whole. He looks only on the positive, that is, the material side of nature; he has no tolerance either for spiritual weaknesses or spiritual aspirations. He is a system-maker, and in his love for his system he is unjust both to his kind and to himself. A true child of the Revolution, the qualities which he possesses and which he wants are equally striking; but I do not fear to say that whatever pure morality and true conceptions abound in his works are the genuine productions of Auguste Comte, while the childishness and pedantry which also distinguish them may be laid at the door of the conventional Frenchman.

NOTE.—I have thought it better to reproduce the entire of this article, which, although anonymous, bears the impress of genuine observation. The last paragraph suggests two remarks. The fact, as is apparent, that the writer was not a Positivist, gives additional weight to the respect which he testifies for the personal qualities of Comte, and to his emphatic assertion of the moral elevation of Comte's nature through the influence of Madame de Vaux. I may add, that this writer's criticisms on Positivism have, after the lapse of nearly a generation from Comte's death, lost much of their force with that considerable and increasing portion of the public who, though not Positivists, respect the Religion of Humanity, and sympathize with the aims of its Founder.

APPENDIX B.

EXTRACT FROM A LETTER OF MRS. AUSTIN TO A. COMTE.

Le 29 Septembre, 1848.
Weybridge, Surrey.

CHER MONSIEUR COMTE,

Je n'ai pas eu le temps de lire votre livre[1] comme je le lirai. Mais j'ai été enchainée par quelques pages sur mon sexe. Sur ce sujet, *il n'y a que vous.* Les autres ou donnent à la femme une position essentiellement subalterne, subordonnée aux besoins materiels de l'homme, ou cherchent à lui en assigner une essentiellement en dehors de sa nature et de ses instincts. Vous seul, monsieur, vous savez combiner sa dignité morale et intellectuelle comme compagne, avec sa nature physiquement et moralement dépendante. Enfin vous concevez le *lien conjugal*, qui renferme tout ceci—soumission et ascendant, pureté et tendresse[2]. Vous développez admirablement cette belle

[1] Discours sur l'ensemble du Positivisme, 1848, reproduced as the Discours Préliminaire of the 1st volume of the "Système de Politique Positive," 1851.

[2] The above portion of this letter is quoted in the Préface du Système de Politique Positive, tome I., p. 21 (English translation, volume II., p. xxvi.).

parole de Vauvenargues, "toute grande pensée vient du cœur." Vous dérivez la moralité des affections. Enfin je vous remercie d'avoir traité avec le dédain qu'elle mérite l'opinion que la vie privée n'a rien à faire à la vie publique, maxime dont on a trop longtemps abusé et corrompu les peuples . . . Vous connaissez assez ma respectueuse amitié pour vous, agréez-en encore l'assurance.

S. AUSTIN.

EXTRACT FROM A LETTER, DATED THE 4TH APRIL, 1844, WRITTEN BY AUGUSTE COMTE TO MRS. AUSTIN, WHO THEN RESIDED AT PARIS.

À MADAME AUSTIN, 23 Avenue Marbœuf,
aux Champs Élysées.

. . . Je suis bien fâché que la santé de M. Austin se soit de nouveau dérangée, et je m'attends par conséquent à ne jouir aujourd'hui, chez M. Grote, de la société d'aucun de vous trois. Quant à vous, madame, je sympathise profondément avec la mélancholique situation où vous êtes maintenant placée, et je sais combien vous devez être absorbée par les soins affectueux qu'elle vous a imposés et qui vous conviennent si bien. Vous savez que les douces tendances de votre âme ne sont pas moins appreciées par moi que les rares qualités de votre intelligence. Mais permettez-moi, madame, de me plaindre un peu de l'injustice qui vient d'échapper à votre plume au

sujet des émotions qui vous agitent, et que vous me taxez d'ignorer ou de dédaigner. Je sais pleurer aussi, croyez-le bien, non seulement d'admiration, mais aussi de douleur, surtout sympathique. Quant à la prière, ce n'est réellement qu'une forme spéciale, dans le régime ancien, d'émotions extatiques, ou d'inspirations générales, dont le fond indestructible appartiendra toujours à la nature humaine, quelles que deviennent les habitudes mentales. Plus je vis, madame, et plus j'ai lieu de sentir que les philosophes positifs, obligés de concevoir l'homme tel qu'il est, et sous tous les modes quelconques propres à son existence totale, sont les seuls qui puissent rendre une pleine justice à leurs adversaires ou à leurs concurrents; dont ils ne doivent pas s'attendre d'être aussi équitablement appréciés. Les étroites habitudes resultées de la religiosité portent à croire que les émotions, et même les conceptions, de notre nature ne peuvent exister sans le costume qu'elles ont dû affecter pendant l'enfance de la raison humaine. Une autre injuste prévention de même source dispose à regarder la saine philosophie comme incapable d'embrasser jamais ce que son développement à peine naissant ne lui a pas encore permis de formuler; surtout quand le défaut d'assistance des institutions correspondantes se joint aux inconvénients d'une telle insuffisance d'essor. Mais je sens très bien moi-même, que tous les nobles sentiments d'amour et d'élévation, que dirigeait à sa manière la philosophie théologique pourront retrouver sous d'autres formes une alimentation au moins équivalente dans le nouveau régime spéculatif. Ce n'est point exclusivement aux idées vagues, arbitraires et nébuleuses, qu'appartient l'excitation systématique des

sentiments tendres et généreux. L'élaboration austère et méthodique à laquelle j'ai voué ma vie pour organiser un ensemble de conceptions, sans lequel aucune régénération ne peut plus trouver de base solide, ne m'a jamais empêché de ressentir des élans réguliers d'amour universel, et de contemplation désintéressée, aussi bien en vivant familièrement parmi mes semblables, que dans la silencieuse concentration de mes nuits philosophiques. Or, c'est là, sans doute, ce qu'offre de réel la situation morale et mentale que représente, ou qu'entretient, la prière proprement dite, quand on en écarte les enveloppes religieuses, qui ne lui sont nullement indispensables. Permettez-moi donc, ma chère dame, en protestant tendrement contre vos préventions à ce sujet, de vous annoncer que, quand le temps sera venu de développer convenablement le caractère sentimental de la philosophie nouvelle, les juges aussi consciencieux que vous l'êtes, ne tarderont pas à reconnaître qu'elle ne craint, pas plus sous ce rapport que sous l'aspect spéculatif, la comparaison réelle avec l'ancienne manière de philosopher. Dieu n'est pas plus nécessaire au fond pour aimer et pour pleurer, que pour juger et pour penser.

INDEX.

THE END.



Printed by Ponsonby and Weldrick, *Dublin.*

160

This book is due two weeks from the last date stamped below, and if not returned or renewed at or before that time a fine of five cents a day will be incurred.

21 Ap 41		

